

[459]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.

Livre quatrième

LA CIVILISATION CHALDÉO-ASSYRIENNE

[Retour à la table des matières](#)

[459]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.
LIVRE QUATRIÈME
LA CIVILISATION CHALDÉO-ASSYRIENNE

Chapitre 1

Le milieu et la race

§ 1er. LE MILIEU

L'Euphrate et le Tigre ont produit en Asie le même phénomène que le Nil en Égypte. En créant des bandes de terre verdoyantes au milieu des sables du désert, ces grands fleuves ont rendu possible l'éclosion de civilisations brillantes.

Mais les deux fleuves asiatiques n'ont pas la puissance et la régularité du Nil. Leurs débordements sont capricieux, leur cours inégal : celui du Tigre est d'une impétuosité qui nuit à la navigation ; tandis que l'Euphrate, se déroulant sur une pente presque insensible, s'épanche en vastes marécages inhabitables et malsains.

Dans la Mésopotamie, le travail des hommes a dû intervenir plus activement encore que dans la vallée du Nil pour régulariser le cours des eaux. La civilisation n'y atteignit sa pleine floraison que lorsque les fleuves eurent été entièrement asservis. Dès qu'ils furent abandonnés à eux-mêmes et que les travaux d'irrigation furent interrompus, la richesse de la contrée tarit, les opulentes capitales tombèrent en ruines sur les rives de l'Euphrate et du Tigre. Nous verrons tout à l'heure ce qui put contraindre les hommes à s'adonner au labeur gigantesque et

incessant que nécessitait la mise en culture de ces vastes plaines de l'Asie centrale ; nous dirons aussi ce qui les en détourna plus tard.

Le sol de la Mésopotamie est aujourd'hui désert, mais l'entassement (460] des débris de villes qu'il contient et que depuis longtemps le sable a recouverts, y forme de nombreuses collines. On ne peut remuer la poussière de cette plaine fameuse sans y découvrir les vestiges de cités jadis florissantes et splendides. Tous les jours de nouveaux témoins apparaissent, qui nous redisent la grandeur des monarchies disparues.

Et cependant rien n'est resté vivant de tant de puissance et de gloire. La terre elle-même, nourrice généreuse de tant de générations évanouies, semble s'être lassée de produire. Au printemps, vers les mois d'avril et de mai, lorsque les inondations ont rendu quelque vie à ses veines épuisées, elle se couvre encore d'une brillante parure de fleurs. Mais bientôt, desséchée par des vents qui n'apportent aucun nuage lorsqu'ils viennent se heurter dans cette immense plaine, elle se dépouille de toute verdure, sauf sur la rive étroite de ses fleuves. L'humidité même qu'elle conserve vers le cours inférieur de l'Euphrate, se tourne à son tour en fléau. Des marécages pestilentiels la rendent sur certains points absolument inhabitable. Quelques tribus arabes, habituées à ce climat malsain, osent seules établir leurs légères habitations parmi les forêts de roseaux. De primitives embarcations circulent entre les longues tiges vertes hautes de quatre à cinq mètres ; ceux qui les montent s'exposent, lorsqu'ils mettent pied à terre, à cette fin sinistre, l'enlèvement, très fréquent sur les bords du Bas-Euphrate.

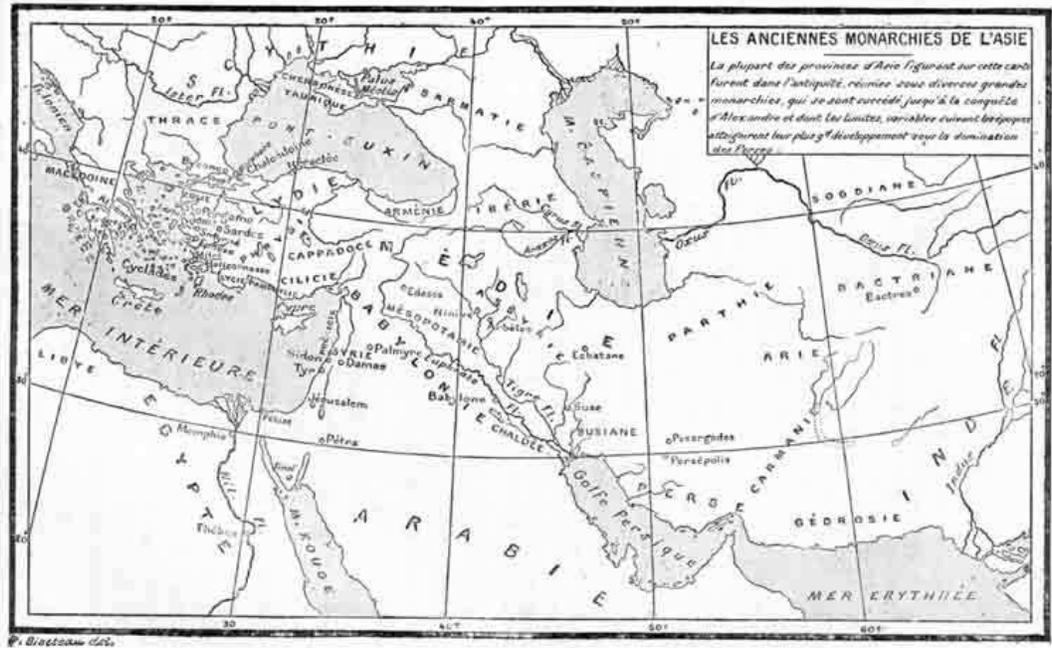
Les deux fleuves, qui se réunissent pour former le Chat-el-Arab, n'ont pas toujours confondu leurs embouchures. À l'époque préhistorique, ils se jetaient dans le golfe Persique à une vingtaine de lieues l'un de l'autre. Comme le Nil, ils ont formé leur delta de leurs alluvions, et ils continuent à l'agrandir suivant une progression régulière qu'il est facile de mesurer. Tous deux peuvent servir à la navigation ; cependant la rapidité du Tigre, comme le peu de profondeur de l'Euphrate, s'oppose à la marche de grands bateaux ; et de ce côté, comme pour la culture des terres, les populations antiques avaient dû suppléer à la nature par de grands travaux de canalisation.

Il faut lire la description d'Hérodote pour se rendre compte de l'état florissant où se trouvait jadis toute la région assyrio-babylonienne, si déserte de nos jours.



PLANCHE 4. Statue de granit de Ramsès II (Sésostris) (*Musée de Turin*)
Cette magnifique statue est vieille d'environ 3,300 ans et par conséquent bien antérieure à toutes les productions de l'art grec. Glyptographie SILVESTRE & Cie.

[461]



Carte no 2. Les anciennes monarchies de l'Asie. La plupart des provinces d'Asie figurant sur cette carte furent dans l'Antiquité réunies sous diverses grandes monarchies qui se sont succédées jusqu'à la conquête d'Alexandre et dont les limites, variables selon les époques, atteignirent leur plus grand développement sous la domination des Perses.

[462]

Après avoir vanté la splendeur des villes, les incroyables richesses de Babylone, jugées d'après les énormes impôts que cette capitale payait au roi des Perses, l'historien grec ajoute :

« Les pluies ne sont pas fréquentes en Assyrie ; le peu d'eau qui tombe développe les racines des grains semés ; ensuite on arrose la plante avec l'eau du fleuve qui la fait arriver à maturité ; il n'en est pas comme en Égypte, où le Nil se répand de lui-même dans les campagnes ; ce n'est qu'à force de bras ou à l'aide de machines que se fait l'irrigation. Du reste, la Babylone est, comme l'Égypte, entièrement coupée de canaux, dont le

plus grand porte des navires. Il se dirige vers le sud-ouest, de l'Euphrate au Tigre, sur lequel était située Ninive. De tous les pays que nous connaissons, c'est sans contredit le meilleur et le plus fertile en fruits de Cérès ; on n'essaye pas de faire porter à la terre des figuiers, des vignes, des oliviers ; mais, en récompense, elle est si propre à toutes sortes de grains, qu'elle rapporte toujours deux cents fois autant qu'on a semé, et que, dans les années où elle se surpasse elle-même, elle rend trois cents fois autant qu'elle a reçu. Les feuilles du froment et de l'orge y ont bien quatre doigts de large. Quoique je n'ignore pas à quelle hauteur y viennent les tiges de millet et de sésame, je n'en ferai point mention, persuadé que ceux qui n'ont point été dans la Babylonie ne pourraient ajouter foi à ce que j'ai rapporté des grains de ce pays. Les Babyloniens ne font point usage de l'huile d'olive, mais de celle de sésame. La plaine est couverte de palmiers. La plupart portent du fruit ; on en mange une partie, et de l'autre on tire du vin et du miel. »

Le palmier-dattier, partout où il croît en abondance, constitue une source de richesse. Strabon cite une poésie perse qui énumère trois cent soixante usages différents auxquels peut servir cet arbre.

Les productions de la Chaldée ou Babylonie n'étaient pas tout à fait les mêmes que celles de l'Assyrie ou Mésopotamie supérieure.

Tandis que la première de ces régions forme une vaste plaine absolument unie, la seconde, s'adossant à un demi-cercle de montagnes (prolongement du Taurus, monts d'Arménie, du Kurdistan) offre un sol incliné, dont l'altitude s'élève dans la partie septentrionale. Là, vers les premières croupes des montagnes surtout, le climat est moins sec, moins brûlant que dans la Babylonie ; une foule de cours d'eau circulent à travers les campagnes ; le palmier, l'arbre des pays chauds, y est remplacé par les hôtes de nos vergers d'Europe : cerisier, prunier, abricotier, etc., ou par ceux de nos forêts, tels que le noyer et le chêne.

Quelques chaînes intérieures sillonnent même l'Assyrie au nord. [463] Ces chaînes séparent, encaissent et parfois semblent vouloir barrer les deux lits du Tigre et de l'Euphrate. Ces fleuves sont obligés de s'y frayer des passages où leurs eaux bondissantes circulent seules entre de hautes murailles de basalte, et où il n'existe pas un seul sentier accessible au pied de l'homme. De hardis voyageurs, qui ont osé se risquer sur des barques légères dans ces cluses sauvages, sont restés enthousiasmés par leur effrayante beauté.

La séparation entre les deux régions, chaldéenne et assyrienne, est indiquée par une sorte de seuil naturel, vers la hauteur de la ville de Hit sur l'Euphrate et de Samarah sur le Tigre. Ce relèvement du sol, qui forme comme la rive d'un océan de sable, fut peut-être, dans les temps préhistoriques, un rivage véritable que venaient battre les flots de ce que nous appelons aujourd'hui la Mer des Indes. À l'époque où les premiers colons s'établirent dans cette plaine, il est certain que le golfe Persique s'avancait de quarante à quarante-cinq lieues plus profondément dans les terres. On trouve encore, aux environs du lieu où fut Babylone, des quantités de coquillages marins, et très loin à l'intérieur du désert le sable est imprégné de sel.

Toutes les richesses minérales de la contrée, pierre calcaire, albâtre, grès, basalte, marbre, fer, plomb, argent, antimoine, etc., se trouvent dans la partie montagneuse de la Haute-Mésopotamie. La plaine babylonienne en est dépourvue, et n'a jamais offert que des sources d'asphalte, dont les longs ruisseaux noirs serpentent sinistrement à la surface dorée des sables et vont quelquefois se perdre dans l'Euphrate.

Voici ce que nous dit à ce propos Diodore de Sicile :

« Parmi les curiosités de Babylone, on remarque surtout la quantité d'asphalte qui s'y produit. Cette quantité est telle, qu'elle suffit non seulement pour des constructions aussi immenses que nombreuses, mais encore le peuple recueille cette matière en abondance et la brûle en guise de bois après l'avoir desséchée. Un nombre infini d'habitants la puisent dans une grande source qui reste intarissable. »

S'il est facile de comprendre qu'une société ait pu se développer, que des villes aient pu s'élever, dans la Haute-Mésopotamie, vers la source fertile de deux fleuves et à l'abri d'un demi-cercle de montagnes formant un rempart contre les invasions, on s'explique moins [464] tout d'abord qu'une civilisation brillante entre toutes ait eu pour siège la région aride et brûlante qui, du plateau de l'Iran s'étend jusqu'aux rives de la Méditerranée, et dans laquelle on retrace les limites indécises de l'empire chaldéen. Et cependant, c'est là surtout, plus que dans le nord, que se pressèrent les cités opulentes et que s'amassèrent les trésors du monde antique. Babylone l'emporta sur Ninive en gloire,

en magnificence et en durée. Elle n'eut de rivale véritable que Thèbes d'Égypte, cette autre reine du passé.



[Fig. 263.](#) Cylindre-cachet de Lik Bagus, un des plus anciens rois de la Chaldée. Musée Britannique.

Lik Bagus « le mâle puissant, roi d'Ur, roi du pays de Sumer et d'Accad » comme il se qualifie dans ses inscriptions, régnait 2400 ans avant J.-C., à Ur, ville mentionnée dans la Genèse et qui fût la patrie d'Abraham. Il construisit beaucoup de temples dont il reste des débris. L'art chaldéen était alors dans l'enfance et bien inférieur à ce qu'il était en Égypte à la même époque.

Avec cette gravure commence la série des dessins consacrés à la civilisation chaldéo-assyrienne. Ils seront nécessairement moins nombreux que ceux de la civilisation égyptienne. Non seulement nous ne possédons aucun monument complet de la civilisation chaldéo-assyrienne, mais les bas-reliefs, les statues, les objets d'art qui nous sont restés des grands palais de Ninive, Khorsabad, etc., ne représentent qu'une très courte période de l'histoire de cette civilisation. Les plus remarquables en effet furent exécutés dans les VII^e, VIII^e et IX^e siècle avant notre ère. Ils représentent la période de floraison de la civilisation de la Babylonie et de l'Assyrie.

Et Babylone n'est pas la seule qui ait victorieusement bravé pendant des siècles la force destructive du désert, et qu'à son tour le désert ait ensuite lentement assailli et détruite. Tadmor soulève encore, de ses colonnes altières, son linceul de sable : Tadmor, fille de la même région, mais dont l'existence et la prospérité semblent plus incompré-

hensibles encore que celle de Babylone, puisqu'elle n'a pas même été construite sur les bords d'un cours d'eau. Par quel miracle ces immenses centres de populations subsistaient-ils, là où quelques tribus nomades ne trouvent aujourd'hui que d'insuffisantes ressources ?

La réponse est simple comme la cause elle-même : c'est un

[465]



[Fig. 264.](#) Nin ou Ninip, l'Hercule assyrien. D'après Flandin.

Ce dieu, auquel plusieurs temples étaient consacrés, est représenté sous la forme d'un géant étouffant un lion. Les traditions le considéraient comme l'ancêtre des rois assyriens. Sa statue, représentée dans cette planche, est actuellement au Louvre ; elle était placée à l'entrée du harem du palais de Sargon, à Khorsabad (VIII^e siècle avant J.-C.).

[466]

fleuve, nous l'avons vu, qui a fait l'Égypte ; c'est une route qui a créé les formidables empires de la Chaldée et de l'Assyrie.

Mais ce n'était point un chemin ordinaire celui qui, tracé à travers le vieux continent, marqua ses étapes par de merveilleuses cités. C'était la grande route du monde antique, la seule qui fit communiquer l'Extrême-Orient avec l'Égypte et avec l'Europe ; la seule qui amenât les peuples de l'Orient sur les rives de la Méditerranée, d'où, par la marine puissante des Phéniciens, ils se mettaient en rapport avec tous les pays connus. De longues caravanes traversaient toute cette région, venues de Sidon ou de Tyr, tandis que les bateaux apportant de l'Éthiopie les matières précieuses remontaient le cours du Tigre et de l'Euphrate.

Sur les deux rives de ces fleuves, comme sur la longue ligne de leur parcours à travers le désert, l'affluence des marchands amena la création de villes nombreuses servant d'entrepôts.

Ce mouvement, cette activité, donna une vie prodigieuse aux plaines aujourd'hui solitaires de l'Asie antérieure. Le travail, en faisant affluer de toutes parts dans les villes les trésors du monde entier, apporta la richesse, fit naître les industries, développa les grands centres urbains. Et, comme l'agriculture pouvait seule nourrir les nombreuses populations, on mit en œuvre, au moyen de travaux d'irrigation considérables, ce sol de la Chaldée auquel il ne manquait qu'un peu d'eau pour être merveilleusement fécond.

Qu'importaient les efforts, qu'importaient l'or et l'argent prodigués, à ces peuples chez qui passaient et repassaient, non sans se multiplier entre leurs mains ingénieuses, toutes les richesses de la terre ?

La situation de la Mésopotamie en faisait comme le cœur où refluait et venait palpiter toute la sève vitale du monde ancien. Géométriquement, elle en occupait le point central. Tous les peuples tournaient les yeux vers elle, et la retrouvaient aussi, en remontant dans leur passé, à la base de leurs traditions. Tous ont voulu voir en elle le berceau du genre humain.

Pour soutenir ce rôle, ses deux fleuves lui étaient indispensables ; mais, comme ils n'eussent pas été suffisants, il fallut que la main des

hommes suppléât à la nature par ces immenses travaux hydrauliques, dont les restes nous étonnent.

[467]

Lorsque la civilisation chaldéo-assyrienne s'écroula, les peuples qui la continuèrent - les Perses, les Grecs, et plus tard les Arabes - profitèrent des longs travaux de leurs prédécesseurs, et l'Asie antérieure resta longtemps florissante et fertile malgré les révolutions et les invasions ; mais le centre de la civilisation se déplaçait de plus en plus. Et tout à coup, en même temps qu'un nouveau continent fut découvert, Vasco de Gama, doublant le cap des Tempêtes, ouvrit une route inconnue entre l'Orient et l'Occident. La lente, difficile et dangereuse voie de terre fut bientôt presque entièrement abandonnée. Les transports firent le tour de l'Afrique ou passèrent par le Caire et la mer Rouge. De rares caravanes se risquèrent seules sur les anciens chemins foulés jadis par les Thoutmès, les Cambyse et les Alexandre victorieux. Le pays se dépeupla lentement. Les sables montèrent silencieusement à l'assaut des capitales devenues solitaires ; et le désert, dompté durant de longs siècles, étendit son lourd manteau sur le front des orgueilleuses cites.

§ 2. LA RAGE

Pour la Chaldée, comme pour toutes les autres contrées du globe, il est impossible de savoir exactement d'où venaient ses premiers habitants et à quelle race ils appartenaient.

Si haut que les découvertes modernes nous fassent remonter dans l'histoire, il arrive toujours un moment où nous plongeons dans une nuit épaisse, au seuil de laquelle il faut nous arrêter, puisque nous ne possédons ni guide ni flambeau qui puissent nous y guider.

L'écriture des anciens Assyriens, cette écriture cunéiforme, déchiffrée comme l'ont été les hiéroglyphes égyptiens, nous montre qu'il y avait en Mésopotamie deux langues, et par conséquent deux races distinctes : *l'assyrien* de Ninive et le *suméro-accadien* de la Chaldée.

On n'a plus de doute sur l'origine des Assyriens de Ninive : c'étaient des Sémites. Il est plus difficile de savoir à quelle race [468]

appartenait les Chaldéens, divisés dans l'antiquité en deux rameaux : le peuple de Sumer et celui d'Accad.

Ayant reconnu dans le suméro-accadien une langue agglutinante présentant quelque analogie avec les dialectes ouralo-altaïques, on a voulu voir dans les Chaldéens un peuple d'origine touranienne. Cette opinion est très contestée aujourd'hui, et voici pourquoi :

D'abord, autant que l'on peut, par les descriptions et les bas-reliefs, se représenter les Chaldéens, on ne constate en eux aucune ressemblance notable avec les Touraniens ; ils ne paraissent avoir eu ni le teint cuivré, ni les pommettes saillantes, ni les yeux obliques. Ils étaient très foncés de peau, presque noirs peut-être, mais sans présenter aucun rapport avec le type nègre. Grands, bien faits, les cheveux lisses, le nez droit, ils rappelleraient plutôt le type éthiopien, dont une autre théorie scientifique que nous ne défendrons pas, voudrait les rapprocher.

En second lieu, si leur langue offre de l'analogie avec les dialectes touraniens, elle en offre plutôt par ce qui lui manque que par ce qu'elle renferme : agglutinante, comme les langues touraniennes, elle contient beaucoup de mots kouschites.

Enfin, un témoignage qu'on ne peut accepter les yeux fermés, mais dont on est bien obligé de tenir compte, puisqu'on y trouve l'acte de naissance le plus ancien sinon le plus authentique de ces vieilles races, le témoignage de la Bible, fait de Nemrod, fils de Kousch et petit-fils de Cham, l'ancêtre des Babyloniens.

On lit en effet au chapitre X de la Genèse :

« Les enfants de Cham sont Kousch, Misraïm, Phut et Chanaan.

« Et Kousch engendra Nemrod, qui commença d'être puissant sur la terre.

« Et il fut un puissant chasseur devant l'Éternel. De là est venu ce qu'on dit : Comme Nemrod, le puissant chasseur devant l'Éternel.

« Et le commencement de son règne fut Babel, Accad et Calné, au pays de Seinar. »

Si les renseignements puisés dans la Bible ne laissaient aucune prise au doute, il en résulterait que les Chaldéens furent les frères des Égyptiens, descendus de Misraïm, et des Éthiopiens, descendus de Phut. Et nous pourrions conclure avec Rawlinson, que l'humanité est redevable de ses premiers progrès aux descendants de

[469]



[Fig. 265.](#) Essai de restitution des temples et des palais bordant les quais de Babylone.

L'idée de cette restitution nous a été donnée par la vue des magnifiques tableaux de J. Martin sur Ninive et Babylone. Ces tableaux, composés à une époque où l'on ne possédait aucun vestige de ces villes célèbres, sont des œuvres de fantaisie pure sans aucune valeur archéologique. Nous offrons notre essai de restitution avec le talent artistique en moins mais avec l'exactitude archéologique en plus. Notre dessin a été exécuté, d'après nos croquis, par M. Kreutzberger, à qui sont dues plusieurs illustrations de cet ouvrage.

[470]

Cham. Malheureusement, bien du vague plane sur ces obscures questions de l'origine des peuples. La Bible d'ailleurs, qui d'abord donne les Chaldéens pour les plus anciens habitants de la Mésopotamie, en fait plus tard, dans le livre d'Isaïe, une simple colonie des Assyriens :

« Voici le pays des Chaldéens, dit le prophète. Ce peuple-là n'était point autrefois ; Assur l'a fondé pour les gens de marine.

Cette dernière assertion est réfutée par un grand nombre de preuves. Ce qu'on ne saurait mettre en doute c'est que les Chaldéens sont un des plus anciens peuples du monde, l'aîné peut-être du peuple égyptien. Non seulement les livres hébreux, mais les traditions des autres peuples font de la Chaldée le pays le plus anciennement peuplé du globe et comme le berceau du genre humain. C'est là qu'aurait eu lieu la confusion des langues ; c'est de là que seraient partis Abraham et Assur, deux fondateurs de groupes sémitiques.

Ce qu'on peut tirer de plus évident des rares certitudes comme des nombreuses hypothèses au moyen desquelles on cherche à trancher cette question, c'est que la Babylonie fut tout d'abord peuplée par un mélange de races, où figurait peut-être l'élément kouschite. Plus tard, à ce mélange qui, sans doute, avait fini par acquérir une certaine homogénéité, se superposa, sur une grande échelle, l'élément sémitique, qui finit par dominer.

Toutefois, ce ne sont pas les Sémites qui jetèrent dans la Mésopotamie les fondements d'une des plus anciennes et des plus brillantes civilisations : cette gloire revient à ces peuples reculés, les Accadiens, les Sumériens, qui d'abord s'établirent sur les bords de l'Euphrate, et qui y apportèrent la connaissance de l'écriture, une industrie relativement avancée, un gouvernement, des lois, une religion organisés.

D'où venaient-ils alors ? D'Éthiopie, comme le croit M. Rawlinson, arrivant par mer et remontant le cours de l'Euphrate et du Tigre, chargés du trésor de la civilisation qui se développait alors sur le Haut-Nil ? Ou bien descendaient-ils plutôt, comme je serais porté à le croire, des plateaux de l'Asie centrale, tout remplis du génie actif, entreprenants des Touraniens ?

[371]

Quoi qu'il en soit, ce qu'il faut bien marquer, c'est que, malgré la prépondérance du type sémitique dans les œuvres plastiques de la Mésopotamie, et quoique les grands empires dont nous allons nous occuper aient été organisés et gouvernés par des Sémites, ce n'est pas à la race sémitique que l'humanité est redevable de la vieille civilisation chaldéo-assyrienne.

Ceux qui en ont jeté les fondements sont ou les frères, ou les contemporains des premiers Égyptiens, de ces Schesou-Hor, antérieurs même à l'Ancien Empire, et à qui, suivant la légende, les dieux mêmes firent faire les premiers pas dans la voie du progrès, où, depuis eux, l'humanité n'a cessé de s'avancer d'une marche toujours plus rapide.

[472]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.
LIVRE QUATRIÈME
LA CIVILISATION CHALDÉO-ASSYRIENNE

Chapitre 2

**Histoire de l'Assyrie
et de la Babylonie**

**§ 1^{er}. LES LÉGENDES
ET LES SOURCES DE L'HISTOIRE**

L'histoire de l'Assyrie et celle de la Babylonie ou Chaldée, n'ont pas été moins renouvelées en ce siècle que celle de l'Égypte.

La traduction des hiéroglyphes - cette découverte merveilleuse qui nous a livré tout le passé de la vallée du Nil - a eu pour pendant, quelques années plus tard, la lecture non moins merveilleuse des caractères cunéiformes.

Cette écriture bizarre, qui tire son nom de la forme de clous ou de coins que présentent les lettres dont elle est formée, fut celle des Chaldéens, des Assyriens et des Perses. Elle servit à écrire plusieurs dialectes : aussi était-elle encore plus difficile à déchiffrer que les hiéroglyphes.

Au cours des derniers siècles, certains voyageurs avaient rapporté en Europe, à titre de curiosité, des fragments d'inscriptions cunéiformes.

Personne n'avait imaginé en les voyant que l'on pût jamais en tirer un sens quelconque. D'ailleurs la nécessité de les comprendre ne se faisait guère sentir ; ces débris étaient fort rares, et les stèles commémoratives que l'on retrouvait en Asie ne semblaient pas devoir ajouter grand'chose aux connaissances historiques universellement adoptées sur la foi des écrivains grecs.

On s'en tenait alors aux vagues notions fournies par la Bible, aux légendes racontées par Hérodote, Diodore et Strabon, qui, eux-mêmes, copiaient Ctésias. Ce Ctésias, médecin grec attaché à la cour d'Artaxercès Mnémon, s'était fait l'écho des fables les plus invraisemblables. Les seuls documents un peu certains que l'on possédât étaient des fragments du livre d'un prêtre chaldéen, nommé Bérose, contemporain d'Alexandre, et qui avait écrit l'histoire de l'Assyrie

[473]



[Fig. 266.](#) Démons et Dieu assyriens. (Bas-relief de Ninive.) Musée Britannique.

Le personnage à corps de lion et buste d'homme représente Nergal, dieu de la guerre et des enfers. Les personnages supérieurs représentent des démons.

De même que pour les statues égyptiennes, c'est par la photogravure, c'est-à-dire sans intervention de dessinateur et de graveur que j'ai fait reproduire la planche ci-dessus et celles représentant les bas-reliefs assyriens les plus importants. Pour les bas-reliefs et les statues, le dessin m'a toujours semblé impuissant à rendre la physionomie réelle des objets.

[474]

d'après les textes cunéiformes. Il aurait fait pour les peuples de l'Asie antérieure ce que Manéthon avait fait pour l'Égypte.

Malheureusement tout ce qui reste de lui consiste en des passages cités par Eusèbe, Josèphe et autres historiens.

D'après ces sources incertaines et incomplètes, voici à peu près en quoi se résumait l'histoire des premiers grands empires asiatiques :

Tout d'abord, aussi loin que l'on pouvait remonter, on retrouvait des traces du déluge ; le souvenir d'une famille unique sauvée des ondes ; l'arche arrêtée vers le mont Ararat, en Arménie ; la tour de Babel, la confusion des langues et la dispersion des hommes. Puis apparaissait, se détachant vivement de cette pénombre le type héroïque de Nemrod, le fort chasseur devant l'Éternel.

Et ce n'étaient pas seulement les livres saints des Hébreux qui fixaient à jamais ces légendes ; c'étaient aussi les traditions perpétuées jusqu'à nos jours parmi les peuplades de la Mésopotamie, de la Syrie, de l'Arabie. Les noms n'étaient pas les mêmes ; au lieu de Noé, c'était Xisouthros ; au lieu de Nemrod, Istoubar. Mais le fonds des récits fabuleux se montrait partout identique. Aujourd'hui même, malgré le développement de la science historique, nulle donnée précise ne peut être établie quant à ces époques lointaines. Il faut encore nous contenter de ces vagues souvenirs qui nous font entrevoir, au début des civilisations asiatiques, de grands bouleversements de la nature, d'importantes migrations de races, et aussi l'existence de héros, d'hommes aventureux qui, par leurs fondations ou par leurs découvertes, ont débrouillé quelque peu le chaos de la barbarie.

En Assyrie et en Chaldée, comme en Égypte, comme en Grèce, comme partout ailleurs, ces premiers initiateurs ont passé pour des dieux. Toutes les explications fournies par les peuples anciens sur leurs origines se ressemblent : une antiquité fabuleuse et la direction surnaturelle de personnages divins, tels en sont les deux traits constants.

Nous avons vu les Schesou-Hor sur les bords du Nil ; dans Bérose nous retrouvons les dynasties divines chez les premiers Chaldéens, et les centaines de mille années entassées sans hésitation pour former le

passé de ce peuple. Les rois terrestres ne commencent [475] qu'après le déluge, et leur plus ancienne dynastie règne pendant plus de trente mille ans.

Aussitôt qu'avec Hérodote, Diodore, Strabon, Josèphe, et même la Bible, on quittait le domaine purement légendaire pour entrer dans l'histoire proprement dite, on voyait se dérouler des événements à peine moins merveilleux.

C'étaient les expéditions gigantesques de Ninus, soumettant la moitié de l'Asie. C'étaient les exploits plus extraordinaires encore de Sémiramis.

L'histoire de cette reine, admirable de beauté et de génie, qui rendait les hommes fous d'amour, domptait les peuples, élevait des villes incomparables, jetait des ponts sur les fleuves, traçait des routes à travers les montagnes, et dont la naissance et la mort même avaient été miraculeuses, charma l'imagination humaine à travers les siècles et garde encore son prestige, malgré les découvertes récentes de la science qui la réduisent à néant.

Il est impossible aujourd'hui d'admettre les aventures inouïes de Sémiramis ; il est difficile même de croire qu'elle ait existé, et de reconnaître sa personnalité amoindrie dans telle ou telle reine au nom barbare et dur, au rôle plus ou moins effacé.

Et cependant, si épris que nous soyons de la vérité historique, nous ne pouvons nous défendre, avant de pénétrer dans la brutale histoire des Assyriens, avant d'esquisser la suite de guerres sauvages, de massacres et de supplices qui en fait le fond, nous ne pouvons nous défendre, de rappeler, d'après Diodore, la merveilleuse légende de Sémiramis, et d'évoquer la grande image de cette reine, qui, alors même qu'elle n'aurait jamais existé, exerça et exercera toujours sans doute un prestige universel dans la mémoire charmée des hommes.

Fille d'un mortel et d'une déesse, qui, pour cacher sa faute, l'abandonna dans un désert, Sémiramis fut nourrie pendant un an par des colombes. Des bergers la recueillirent ensuite, et elle grandit pour devenir si belle que nulle femme ne pouvait lui être comparée.

Un grand seigneur assyrien, Ménonès, gouverneur de Syrie, s'éprit d'elle et l'épousa. Peu après, cet officier accompagna le roi Ninus dans une expédition en Bactriane, et sa jeune femme le suivit. [476] Mais le

monarque et son armée vinrent se heurter contre les murailles de la ville de Bactres, qui semblait absolument imprenable. Sémiramis « reconnut que les attaques se faisaient du côté de la plaine et des points d'un accès facile, tandis que l'on n'en dirigeait aucune vers la citadelle, défendue par sa position ; elle remarqua que les assiégés, ayant en conséquence abandonné ce dernier poste, se portaient tous au secours des leurs qui étaient en danger à l'endroit des fortifications basses. Cette reconnaissance faite, elle prit avec elle quelques soldats habitués à gravir les rochers : par un sentier difficile, elle pénétra dans une partie de la citadelle, et donna le signal convenu à ceux qui attaquaient du côté des murailles de la plaine. Épouvantés de la prise de la citadelle, les assiégés désertent leurs fortifications et désespèrent de leur salut. Toute la ville tomba ainsi au pouvoir des Assyriens. Le roi, admirant le courage de Sémiramis, la combla de magnifiques présents ; puis, épris de sa beauté, il pria son époux de la lui céder, promettant de lui donner en retour sa propre fille, Sosane. Ménonès ne voulant pas se résoudre à ce sacrifice, le roi le menaça de lui faire crever les yeux, s'il n'obéissait pas promptement à ses ordres. Tourmenté de ces menaces, saisi tout à la fois de chagrin et de fureur, ce malheureux époux se pendit. Sémiramis parvint aux honneurs de la royauté. »

La mort de Ninus, à laquelle certains récits prétendent qu'elle ne serait pas étrangère, laissa Sémiramis maîtresse absolue de l'Assyrie. Elle entreprit alors des travaux, qui, s'ils eussent été accomplis, dépasseraient les hauts faits des monarques les plus glorieux. Ses conquêtes s'étendaient des déserts de la Libye aux rives de l'Indus. Elle fonda la ville de Babylone, dont les murs suffisaient au passage de six chariots de front et se développaient sur un circuit de trois cent soixante stades (66 kilomètres). À l'intérieur, le pont sur l'Euphrate, large de trente pieds, était recouvert, de planches de cèdre et de cyprès. De chaque côté du fleuve, Sémiramis éleva des quais magnifiques, presque aussi larges que les murailles. Elle fit construire, à chaque extrémité du pont un palais d'où elle pouvait voir toute la ville. Ces deux palais se trouvaient réunis par une galerie souterraine, de façon que la reine pouvait aller de l'un à l'autre sans traverser l'Euphrate. Elle éleva au milieu de la ville un [477] temple splendide au dieu Bélus, que les Grecs confondent avec leur Jupiter.

Quant aux fameux Jardins Suspendus, qui sont quelquefois attribués à Sémiramis, Diodore en fait honneur à l'un des successeurs de

cette princesse, qui les aurait construits pour rappeler à l'une de ses femmes les collines verdoyantes de la Perse.



[Fig. 267.](#) Scène d'offrande. (Bas-relief assyrien). D'après Layard.

Les entreprises gigantesques de Sémiramis ne lui faisaient pas négliger les plaisirs ni oublier sa propre beauté.

« Elle ne voulut jamais se remarier légitimement, dit Diodore, afin de ne pas être privée de la souveraineté, mais elle choisissait les plus beaux hommes de son armée, et après leur avoir accordé ses faveurs, elle les faisait disparaître. »

La fin de Sémiramis fut aussi mystérieuse que sa naissance. Elle disparut subitement, et le bruit courut qu'elle avait été changée en colombe. Les Assyriens vénérèrent depuis cet oiseau comme une divinité.

Babylone ne serait pas, d'après Diodore, la seule ville qu'aurait fondée Sémiramis. Elle en aurait élevé bien d'autres, et parmi elles, Ecbatane, dans un site qui lui plaisait.

L'épithaphe qu'aurait écrit elle-même cette reine étonnante, n'est pas moins fameuse que toutes ses œuvres. La voici :

[478]

« La nature m'a donné le corps d'une femme, mais mes actions m'ont égalée au plus vaillant des hommes. J'ai régi l'empire de Ninus qui, vers l'Orient, touche au fleuve Hinamanès, vers le sud au pays de l'encens et de la myrrhe, vers le nord aux Saces et aux Sogdiens. Avant moi, aucun Assyrien n'avait vu de mers ; j'en ai vu quatre, que personne n'abordait, tant elles étaient éloignées. J'ai contraint les fleuves de couler où je voulais, et je ne l'ai voulu qu'aux lieux où ils étaient utiles : j'ai rendu la terre fertile, en l'arrosant de mes fleuves. J'ai élevé des forteresses inexpugnables, j'ai percé avec le fer des routes à travers les rochers impraticables. J'ai frayé à mes chariots des chemins que les bêtes féroces elles-mêmes n'avaient pas parcourus. Et, au milieu de ces occupations, j'ai trouvé du temps pour mes plaisirs et pour mes amours. »

Si nous nous sommes laissé arrêter par ce mythe qui, aujourd'hui, est considéré comme appartenant au domaine de la légende et nullement à celui de l'histoire, c'est qu'il est impossible de ne pas contempler un moment, avant de parler de l'Asie antique, ce type étrange de Sémiramis qui semble la résumer.

La puissante Babylone, si longtemps reine et maîtresse de cette Asie centrale, ne ressemble-t-elle pas en effet à la femme qui, suivant la tradition, l'aurait fondée. Altière et ambitieuse, voluptueuse et cruelle, éprise des splendeurs de l'art et des impossibles travaux, se plaisant à dompter les hommes et la nature, telle fut cette capitale.

Comme Sémiramis, Babylone a forcé les fleuves de couler où elle voulait. Comme Sémiramis elle a élevé des forteresses inexpugnables et elle a percé des routes à travers les rochers impraticables. Et, pour compléter le parallèle entre la femme extraordinaire et la ville prodigieuse, Babylone garde ainsi que Sémiramis, sa naissance et sa fin enveloppées d'un éternel mystère. On ne peut savoir au juste, à quel moment elle fut construite, ni quelle main posa sa première, pierre. Et aujourd'hui, la curiosité humaine soulève en vain le linceul de sable du désert : on ne reconnaît qu'approximativement les vestiges de la merveilleuse cité.

Le mythe de Sémiramis n'est donc pas dépourvu de sens, et, quand il le serait, nous n'aurions pas pu négliger cette imposante figure que la tradition a faite et fera éternellement plus vivante que tous les sou-

verains dont la poussière de la Mésopotamie nous rend aujourd'hui les visages de pierre à jamais glacés et muets.

Après Sémiramis, les principaux types fournis par les légendes [479] étaient le voluptueux et efféminé Sardanapale ; Sennachérib, dont un ange du Seigneur décima les armées ; Nabuchodonosor, condamné pour son orgueil à devenir semblable aux bêtes et à brouter l'herbe des champs ; Balthazar, devant les yeux épouvantés duquel une main mystérieuse écrivit des mots effrayants.

De toutes ces légendes, il reste bien peu de chose depuis que les fouilles pratiquées dans les plaines de l'Euphrate et du Tigre ont ramené à la lumière les chroniques, les inscriptions, les annales des vieux empires, et depuis que la patience laborieuse des savants est parvenue à les déchiffrer.

Ce fut un Français, M. Emile Botta, qui, le premier, en 1842, eut l'étonnement et la gloire de faire surgir des sables tout un palais assyrien, celui de Sargon, près du village moderne de Khorsabad. Les pans de murs se dégageaient sous la pioche de ses ouvriers, couverts de superbes bas-reliefs et d'une écriture encore incompréhensible.

Botta croyait avoir découvert Ninive. Il se trompait, et cependant il n'était pas loin des ruines de l'antique cité.

Malheureusement, la politique vint l'entraver au moment où il allait la découvrir. La Révolution de 1848 l'enleva à son poste, et ce fut un anglais, M. Layard, qui eut le privilège d'exhumer la capitale de l'Assyrie, si longtemps maîtresse de l'Asie.

Depuis, les fouilles furent activement poussées, aussi bien dans le sud que dans le nord de la Mésopotamie. Des palais merveilleux surgirent, révélant un art inconnu. Des bibliothèques entières, où les briques tenaient lieu de parchemins ou de papyrus, témoignèrent qu'une civilisation savante avait fleuri dans ces plaines aujourd'hui presque désertes.

L'Angleterre se passionna, s'acharna sur ces vestiges. Le British Museum rassembla la plus complète collection d'antiquités assyriennes qu'il y ait au monde.

Mais ce ne fut pas tout.

Cette littérature immense, qui sans doute contenait les secrets des peuples disparus, restait pour nous lettre close. Qui donc pouvait espérer déchiffrer jamais ces caractères cunéiformes, si différents de toutes les écritures connues, représentant des langages que depuis bien des siècles nulle lèvre humaine ne prononçait plus ?

[480]

Ce que l'on peut, sans aucune exagération, appeler un miracle de la science, fut accompli cependant. Les Grotefend, les Burnouf, les Lassen, les Rawlinson et les Oppert, découvrirent, à force de génie, d'extraordinaire intuition, d'infatigable patience, la clef qui nous livrait toute l'histoire, toute la pensée d'une civilisation dont l'existence était à peine soupçonnée.

Désormais, c'est d'après les Chaldéens et les Assyriens eux-mêmes qu'on peut étudier leur lointain passé. Ce sont eux qui nous raconteront leurs guerres, leurs travaux, leurs ambitions, leurs découvertes, leurs haines et leurs amours, leurs douleurs et leurs joies.

Toutes les pages qu'ils nous ont laissées sont loin d'être déchiffrées encore. L'avenir nous promet de nouvelles lumières. Cependant celles que nous possédons sont suffisantes pour tenter la résurrection de ces peuples morts, et c'est ce que nous allons faire dans les pages qui vont suivre.

§ 2. LES QUATRE EMPIRES DE LA MÉSOPOTAMIE

Les peuples de la Mésopotamie ancienne se divisent en deux groupes : les Chaldéens, avec Babylone pour capitale, et les Assyriens, dont la grande ville fut Ninive.

Leur histoire, dont la première date certaine se place près de 4000 ans avant Jésus-Christ, est généralement divisée aujourd'hui en quatre périodes, durant lesquelles l'une ou l'autre des deux cités eut la prépondérance. Ces périodes sont :

- 1° Le Premier Empire Chaldéen, depuis 4 000 ans avant notre ère, jusqu'au XIII^e siècle avant J.-C.
- 2° Le Premier Empire Assyrien, depuis une période indéterminée jusqu'à 1000 ans avant J.-C.
- 3° Le Second Empire Assyrien, depuis 1000 ans jusqu'à 625 avant J.-C.
- 4° Le Second Empire Chaldéen, de 625 à 533 ans avant notre ère.

La seule différence caractéristique au moyen de laquelle on a

[481]



Fig. 268. Restitution d'une scène du festin d'Assur-Bani-Pal.

Ce dessin est une interprétation, due au crayon de M. Roche-grosse, d'un bas-relief célèbre provenant de Ninive VIIe siècle avant notre ère) que possède le musée Britannique. La pose du roi, de la reine et des eunuques ainsi que les têtes coupées pendues dans les arbres ont été copiées sur le bas relief assyrien.

[482]

établi ces divisions, consiste, ainsi que nous venons de le dire, dans la suprématie de l'une ou l'autre des deux capitales.

Tantôt les rois de Ninive, tantôt ceux de Babylone l'emportèrent. Mais au fond l'histoire, comme le génie des deux peuples, comme leur civilisation, comme leurs arts, est absolument identique. Les races elles-mêmes et leurs langages finirent par se confondre et il faut remonter jusqu'à une époque bien reculée pour reconnaître des différences frappantes, soit dans le type, soit dans la langue.

Babylone eut toujours la prédominance au point de vue de la culture intellectuelle, tandis que Ninive triompha presque constamment par la force des armes. Les Chaldéens furent les plus anciennement civilisés et jouèrent pour leurs voisins le rôle d'initiateurs. Leur premier dialecte, le suméro-accadien, resta toujours la langue classique et sacrée de la Mésopotamie ; les textes anciens, écrits en ce dialecte, furent soigneusement conservés et traduits par les Assyriens, qui gardèrent l'habitude de dresser des inscriptions bilingues où la langue morte paraissait à côté du langage de Ninive, qui avait fini par être seul usité dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate.

Le génie des Sémites de l'Assyrie était avant tout aventureux et guerrier. Pendant toute l'antiquité, l'Asie antérieure fut troublée par les entreprises incessantes des souverains ninivites. La Susiane, la Babylonie, l'Arménie, la Phénicie, la Syrie, la Palestine, l'Arabie septentrionale se voyaient tour à tour subjuguées par les Téglatpal-Asar, les Sargon, les Sennachérib, les Assur-bani-pal. À peine les terribles envahisseurs s'étaient-ils éloignés, que les populations, courbées sous leur joug de fer, essayaient de se soulever. Mais tout à coup, alors qu'on le croyait occupé ailleurs, le maître fondait sur les rebelles et se livrait à des débauches de sang, à des orgies de supplices, détaillées ensuite soigneusement sur les murs de ses palais, comme ses plus beaux titres de gloire. Il n'y a que la férocité juive qui soit comparable à la férocité assyrienne dans l'histoire de l'humanité. Les monceaux de têtes, les peaux des prisonniers écorchés vifs couvrant les remparts, les longues files de malheureux expirant sur des pals, formaient les plus rians spectacles où put se complaire la vue d'un roi de Ninive.

Les soulèvements périodiques, les campagnes toujours recommencées, [483] les effroyables exécutions, tels sont les événements qui se

déroulent, non sans une sombre monotonie, à travers l'histoire des quatre empires. Si les Assyriens n'avaient pas laissé derrière eux des écrits, des chefs-d'œuvre artistiques, tous les monuments d'une imposante civilisation, on résumerait d'un mot leur épopée sanglante, puis on les laisserait à jamais dormir dans leur sinistre gloire.

Certes, on serait tenté de dire avec M. Lenormand : « Mieux vaut mille fois la barbarie qu'une pareille civilisation. Et cependant, ajoutait-il, nous sommes forcés d'admirer la beauté artistique de ces bas-reliefs, l'habileté extrême du ciseau qui les a sculptés ; nos yeux restent éblouis de l'éclat des richesses féériques qui s'étalent sous les lambris des palais assyriens, et notre étonnement est à son comble quand nous réfléchissons que c'est à ce foyer de barbarie savante que l'humanité est en partie redevable du bienfait des sciences et des arts, ainsi inventés par des monstres de génie. »

Le seul élément qui élève l'histoire de Ninive à la hauteur d'un drame grandiose, c'est la rivalité de l'Égypte avec l'orgueilleuse cité asiatique.

Nous avons vu les Thoutmès s'avancer jusqu'à l'Euphrate, et les Sennachérib, les Assur-bani-pal descendre jusqu'au Nil, et même le remonter jusqu'à Thèbes.

Dans la lutte des deux puissances, les pays intermédiaires se trouvaient à chaque instant broyés. La Syrie, la Palestine, s'unissant à l'une pour échapper au joug de l'autre, ne faisaient que changer de maîtres et s'attiraient des représailles terribles.

« Voici ce que dit le grand roi, le roi des Assyriens », s'écrie le général de Sennachérib s'adressant aux officiers d'Ezéchias : « En quoi mettez-vous votre confiance pour oser vous opposer à moi ? Est-ce que vous espérez du soutien du roi d'Égypte ? Ce n'est qu'un roseau cassé ; il transpercera la main de l'homme qui s'appuiera dessus. »

Une seule route, celle dont Mageddo était comme la clef, menait du Nil à l'Euphrate. Cette route, durant des siècles, vit passer et repasser soit le Pharaon victorieux, soit le farouche Ninivite altéré de pillage et de vengeance. Bien des batailles décisives se livrèrent autour

de cette forteresse, et des millions de cadavres jonchèrent de leurs ossements le terrible chemin.

[484]

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes ces guerres. On les connaît maintenant, non point vaguement et par tradition, mais dans toutes leurs péripéties, avec les noms des chefs, l'énumération des corps d'armée, les alternatives de succès et de revers.

Tout était soigneusement inscrit à mesure, grâce à ce génie pratique, cruel, méthodique et froid, qui fut celui de l'Assyrie. Elle cataloguait les massacres et tenait registres des supplices. Nul peuple n'eut autant que celui-là la préoccupation de sa renommée future. Des malédictions effroyables se déroulent à côté des inscriptions, menaçant de la colère des dieux ceux qui détruiraient les témoignages de la grandeur et des victoires de Ninive.

Ils reparaissent aujourd'hui au jour, ces témoignages que nous avons conservés la brique inaltérable et qu'ont préservés les sables du désert. Nous y puiserons les matériaux qui nous permettront de ressusciter les mœurs, les arts, les sciences, la vie et la pensée des peuples évanouis, mais nous ne nous attarderons pas à y recueillir les interminables dynasties pas plus que nous n'y suivrons dans toutes ses oscillations le sort changeant des combats. Résumons seulement en quelques mots les événements principaux qui se rattachent à chacun des quatre grands empires.

Premier Empire Chaldéen (de 4000 à 1360 avant J.-C.). - Cette qualification de Premier Empire Chaldéen, qui comprend aujourd'hui les vingt-six premiers siècles d'histoire de la Chaldée, n'a absolument aucune valeur historique et si nous l'adoptons ici c'est simplement parce qu'il serait sans intérêt de perdre du temps à chercher à modifier les idées reçues sur un sujet d'importance aussi secondaire au point de vue de l'histoire de la civilisation. Il nous suffira de faire remarquer qu'il n'y eut jamais un premier empire Chaldéen, mais bien de nombreux royaumes Chaldéens. Le peu que nous savons de cette période par les inscriptions nous montre le pays divisé en petits royaumes indépendants, en dynasties rivales se faisant constamment la guerre.

Tantôt c'est une cité qui l'emporte, tantôt c'est une autre. Quant à fonder un empire Chaldéen, aucun de ces petits potentats, chefs le plus souvent d'une seule cité, n'y a sans doute jamais songé. La période lointaine dont nous nous occupons représente l'âge féodal de la Chaldée. Cet âge précéda [485] presque partout celui des grandes monarchies militaires aussi bien dans l'ancien Orient que dans l'Occident moderne.



[Fig. 269.](#) Taureau ailé à face humaine provenant du palais de Sargon, à Khor-sabad (VIII^e siècle avant J.-C.). Musée du Louvre.

Les grands taureaux ailés à face humaine paraissent avoir été le symbole de Ninip, l'hercule assyrien. Ils étaient placés de chaque côté des portes principales des palais. On les considérait comme des génies tutélaires. On a retrouvé dix taureaux sur la façade du palais de Sennachérib à Ninive.

Nous savons fort peu de chose du premier ou plutôt des premiers royaumes chaldéens. Ils remontent au légendaire Nemrod. Babylone et la plupart des villes ont des chefs indépendants portant parfois le nom de *patesi*, c'est-à-dire prêtres-rois.

Quelques débris informes de monuments, quelques stèles couvertes d'inscriptions et de dessins représentent, à peu près tout ce qui nous reste de cette longue période. Les inscriptions témoignent que les Chaldéens possédaient déjà une civilisation avancée, presque [486] aussi développée peut-être que celle qui florissait alors sur les bords du Nil. Il est souvent fait allusion dans les inscriptions aux grands temples que les rois édifiaient déjà à ces âges reculés.

Le plus ancien roi de cette époque dont les inscriptions aient gardé le souvenir est le roi Sarrukinu ou Sargon l'Ancien. Il était souverain du pays d'Accad et conquérant du pays de Sumer. Il fit construire dans Agadé, sa capitale, un temple, célèbre dans les annales chaldéennes. Ce temple, qui dura plus de 3000 ans, fut restauré par Nabonid, un des derniers rois de Babylone. C'est à cette circonstance qu'on doit de pouvoir fixer à 3800 ans avant notre ère l'époque où existait le souverain cité plus haut. Il est dit, en effet, dans une inscription de Nabonid, que les cylindres couverts d'inscriptions qui avaient été enfouis dans les fondations du temple n'avaient pas été vus depuis 3200 ans. Or, comme Nabonid vivait 555 ans avant Jésus-Christ, cela reporte à environ 3800 ans avant Jésus-Christ la date de la fondation du temple.

Les premiers rois chaldéens, grands bâtisseurs de villes et de temples, possédaient également, comme nous le voyons par leurs inscriptions, une langue et une écriture très perfectionnées. Le plus ancien roi connu de la Chaldée, ce même Sarrukinu, nommé plus haut, fit composer en langue suméro-accadienne des ouvrages relatifs à la magie et aux présages. Ses livres traduits trente siècles plus tard par Assur-bani-pal, un des derniers rois de Ninive, nous sont parvenus.

Le peu que nous savons des premiers royaumes chaldéens paraît montrer qu'à une époque peu éloignée de la construction des grandes Pyramides, cette région du globe possédait déjà une civilisation élevée. Les débris de cette période sont malheureusement trop insuffisants pour que l'on puisse s'arrêter longuement sur elle.

Sur ces vingt-six siècles d'histoire, les livres avaient été absolument muets jusqu'ici, et ce sont seulement les découvertes des vieilles inscriptions cunéiformes qui les ont ramenés à la lumière. Ces inscriptions nous montrent la Chaldée divisée en plusieurs dynasties. Elles mentionnent des villes célèbres, telles qu'Eridu, qui possédait un temple dont les ruines réduites en poussière forment aujourd'hui un monticule de soixante pieds de haut ; Sirtella (Tel-Loh), où M. de Sazec a découvert une curieuse collection [487] de statues sans têtes figurant actuellement au Louvre ; Ur, la patrie d'Abraham qui possédait des rois vingt-quatre siècles avant notre ère.

Parmi les événements qui se déroulèrent pendant cette période de vingt-six siècles, un de ceux qui laissa le plus de souvenir est l'invasion des Elamites (les Mèdes de Bérose) venus de l'est du Tigre (2300 ans avant notre ère) et dont Suse fut la capitale. C'est dans les sanctuaires de cette dernière cité qu'ils transportèrent les statues des dieux, telles que celles de la déesse Nana, prises dans les temples Chaldéens. Elles y furent reprises seize siècles plus tard par Assur-bani-pal. Comme nous savons que ce conquérant s'empara de Suse 660 ans avant notre ère, que d'autre part il relate dans plusieurs de ses inscriptions que les statues qu'il reprit aux vaincus avaient séjourné 1600 ans dans les sanctuaires étrangers, on voit comment il est possible de savoir que l'invasion élamite remonte à 2300 ans avant notre ère. Ce n'est que par ces moyens détournés qu'il est possible de fixer péniblement quelques dates dans ce chaos historique.

D'autres invasions suivirent d'ailleurs l'invasion élamite. Avec son morcellement en petites principautés, la Chaldée était fatalement vouée à devenir la proie de conquérants étrangers. Par les inscriptions retrouvées, on suit, avec de fortes lacunes, les Chaldéens dans l'histoire jusqu'au XIV^e siècle avant notre ère, époque à laquelle la Chaldée tombe entièrement pour plusieurs siècles sous le joug de Ninive.

On ne sait pas comment se fit cette conquête. Lorsque quelque lumière se fait, le royaume d'Assur est fondé ; il a la prépondérance sur tous ses rivaux. L'Asie est définitivement pliée sous la loi d'un maître.

Premier Empire d'Assyrie (depuis une période incertaine jusqu'à 1020 avant J.-C.). - C'est au début du Premier Empire assyrien qu'il faut placer les légendes relatives à Ninus et à Sémiramis. Les annales assyriennes n'en font même pas mention et ne contiennent rien qui en approche. Ces légendes ont été probablement fabriquées plus tard à la cour des Perses, où Ctésias les recueillit.

Les Assyriens voyaient dans le dieu Assur le fondateur de leur [488] empire, et dans El-Assar, sa première capitale. Elle resta la ville principale pendant la durée du Premier Empire assyrien.

Les commencements de cet empire furent difficiles. C'était l'époque où l'Égypte atteignait l'apogée de sa fortune militaire. Thoutmès Ier parvint jusqu'à Karkémis ; Thoutmès III imposa un tribut au roi d'El-Assar ; Amenhotep II prit la ville, alors obscure, de Ninive, et descendit le cours du Tigre.

Mais bientôt parut le premier de ces grands monarques conquérants, qui devaient rendre si éclatante et si redoutable la gloire de l'Assyrie. Teglath-pal-Asar Ier, infatigable guerrier, puissant chasseur comme Nemrod, renouvela les exploits du demi-dieu des Babylo-niens, et compta orgueilleusement quarante-deux peuples qu'il avait vaincus en personne.

Toutefois, les chroniques de pierre qui nous racontent ses hauts faits et qui n'omettent aucun de ses actes de cruauté, sont muettes sur ce qui concerne la fin de son règne. Babylone, la cité chaldéenne, qu'il avait soumise, paraît avoir repris momentanément l'avantage. La grande lutte de l'Asie aura désormais pour but de savoir qui atteindra la suprématie entre l'Assyrie et la Chaldée.

Teglath-pal-Asar Ier fut le seul roi célèbre du premier empire assyrien. L'histoire n'a conservé que le nom de quelques-uns de ses successeurs et toute cette période est enveloppée d'obscurité. Elle ne se dessine qu'avec l'apparition de la nouvelle dynastie qui fonda le second empire assyrien et fit de sa capitale la souveraine de l'Asie.

Deuxième Empire d'Assyrie (de 1020 à 625 avant J.-C.). - Dès le commencement du Second Empire, l'ancienne capitale de l'Assyrie, El-Assar, fut abandonnée et les rois fixèrent leur séjour, à Kalah.

Cette ville, qu'ils embellirent considérablement, était située au confluent du Tigre avec le grand Zab. Son nom actuel est Nimroud. Les fouilles que l'on y poursuit encore ont été des plus fructueuses en monuments et en souvenirs de toutes sortes.

Kalah ne garda toutefois pas longtemps le premier rang. Assurnazir-pal, le huitième ou neuvième roi du deuxième empire, celui qui, le premier de sa race, reprit l'œuvre de conquête, adopta pour capitale Ninive. Elle allait grandir et triompher, la ville « aux [489] richesses infinies », dont parle le prophète Nahum. Elle allait régner sur l'Orient, étendre son joug au loin, le faire peser sur le front de son orgueilleuse rivale égyptienne, la superbe Thèbes elle-même.

Dès les débuts du second empire d'Assyrie, nous possédons des



[Fig. 270.](#) Génie ailé assyrien. L'original est actuellement au musée du Louvre. D'après Botta et Flandiu.

[490]

listes chronologiques exactes. Les Assyriens donnaient à chaque année le nom d'un fonctionnaire important, qui était le *limmu* de l'année. Les rois étaient *limmu* pour la première année de leur règne.

Assur-nazir-pal fut à la fois un grand conquérant et un grand constructeur. Les monuments qu'il a laissés sont fort nombreux, et tous portent, détaillé, le récit de ses exploits. Il soumit toutes les provinces que baigne le moyen et le bas Euphrate, prit Babylone, conquiert la Syrie, la Phénicie, reçut d'humbles messages de l'Égypte, et sut maintenir son immense empire dans une étroite obéissance.

Salmanazar III continua son œuvre, cette œuvre de guerre incessante qui fut celle de l'empire assyrien. Jamais, pour Ninive, il n'y eut de conquête une fois faite, après laquelle elle put poser les armes. Dès que son activité dévorante se relâchait, les révoltes éclataient, les coalitions se formaient partout.

Babylone surtout ne supportait qu'avec rage la domination de la cité du nord. Quelques princes moins énergiques s'étant succédé après Salmanazar, la crainte de Ninive s'affaiblit chez les vaincus, et, suivant une légende grecque, deux chefs audacieux, Arbace le Mède et Bélésis de Babylone, réunirent les forces des mécontents, et vinrent mettre le siège devant la capitale de l'Assyrie.

Le roi sensuel et débauché qu'ils attaquaient, le Sardanapale des Grecs, se croyait en sûreté à l'abri de ses épaisses murailles, étant d'ailleurs rassuré par un oracle d'après lequel il ne pouvait courir de dangers que lorsque le fleuve combattrait contre lui. Mais, au bout de trois ans, des pluies abondantes déterminèrent un débordement du Tigre, qui renversa une partie des remparts et permit aux ennemis d'entrer. Sardanapale, retrouvant quelque énergie dans le péril, résista jusqu'au dernier moment, puis s'enferma dans son palais avec ses femmes, ses enfants, ses serviteurs et ses trésors, et se livra aux flammes avec eux, s'il faut en croire la légende grecque.

Toutefois l'éclipse que subit la puissance de Ninive ne dura guère plus d'un demi-siècle. Dès 745, l'Assyrie avait retrouvé un grand souverain dans la personne de Téglat-pal-Asar II. Les triomphes militaires recommencèrent. L'armée devint l'idole des Nivinites, chez qui elle faisait affluer la gloire et les richesses. Aussi lorsque, [491] après

Téglath-pal-Asar II, son fils Salmanazar V mourut sans héritier, on plaça sur le trône le puissant généralissime Sargon, qui fonda une nouvelle dynastie et fut l'un des plus brillants conquérants du monde.

Toutes les anciennes possessions de Ninive furent réunies de nouveau sous le sceptre de Sargon. Il les augmenta du royaume d'Israël, de l'île de Chypre, du pays des Philistins, de toute l'Arménie et d'une partie de la Médie. Pour perpétuer à jamais la mémoire de son glorieux règne, Sargon fit construire le splendide palais de Khorsabad, le premier que la pioche de Botta ait fait surgir du sol il y a environ cinquante ans.

Sennachérib et Asarhaddon - de 704 à 667 avant J.-C. - soutinrent par d'incessants efforts, cet énorme empire, qui contenait en lui tant de causes de faiblesse, et qui surtout manquait de cohésion.

Sennachérib fit la guerre à Ezéchias, roi de Juda ; puis il descendit jusqu'en Égypte et dressa ses tentes devant Péluse. Mais une catastrophe, dont la nature reste douteuse, le força à se retirer. Lorsqu'il revint en Assyrie, il fut assassiné par ses propres enfants.

Son petit-fils, Assur-bani-pal, porta à son apogée la puissance de Ninive. Ce fut lui qui le premier fit, au moins momentanément, la conquête de toute l'Égypte et vengea sur Thèbes l'insulte que Thoutmès avait jadis infligé à Ninive.

Il devait être donné à ce vaillant prince de satisfaire toutes les rancunes séculaires de la Mésopotamie, en effaçant aussi l'opprobre ancien que la conquête élamite avait infligée à Babylone ; il ramena en triomphe de Suse, prise par lui, 660 ans avant notre ère, les dieux de la Chaldée, prisonniers depuis seize siècles.

Ce puissant souverain ne fut pas seulement un glorieux conquérant. Il protégea les arts et les sciences, acheva le palais de Sennachérib, à Ninive, où l'art assyrien atteignit son plus haut degré de perfection, et y rassembla une bibliothèque, dont la linguistique moderne nous livre aujourd'hui les trésors.

Toutefois, au moment où elle parvenait à son apogée, la puissance de Ninive touchait en même temps à sa fin.

C'est sous le propre fils d'Assur-bani-pal, que cette ville fut prise et détruite.

Un nouvel empire avait grandi à l'Orient, celui des Mèdes, dont [492] le roi Cyaxare s'unit à la Babylonie et à l'Égypte pour renverser la ville qui, depuis tant d'années, courbait le monde sous sa loi.

La ruine de Ninive fut rapide et complète, et l'on ne peut pas trop s'étonner de cette chute prodigieuse, quand on songe au prix de quels efforts sans cesse renouvelés l'Assyrie maintenait sa domination. Cet empire, s'usait dans la lutte ; il était bien le colosse aux pieds d'argile dont parle l'Écriture ; lorsqu'il fût tombé dans la poussière, il ne put jamais se relever.

Cette catastrophe mémorable, unique dans l'histoire du monde, reste d'ailleurs enveloppée d'un tragique mystère. Nul écrivain ne nous en raconte les détails, et Ninive tomba dans un anéantissement, dans un oubli tel, qu'elle semble avoir disparu radicalement de la surface de la terre jusqu'au jour où la pioche des archéologues vint la troubler dans son tombeau. Tout ce qui demeure pour éclairer d'une lueur sinistre la destruction de la fière cité, ce sont les paroles pleines de haine farouche, par lesquelles les prophètes juifs annoncent au monde l'accomplissement des vengeances de Iahvé :

« Le Seigneur prononcera ses arrêts contre vous, princes de Ninive ; le bruit de votre nom ne se répandra plus à l'avenir ; j'exterminerai les statues et les idoles de la maison de votre dieu ; je la rendrai votre sépulcre, et vous tomberez dans le mépris. »

« Ninive est détruite ; elle est renversée, elle est déchirée. On n'y voit que des hommes dont les cœurs sèchent d'effroi, dont les genoux tremblent, dont les corps tombent en défaillance. »

« L'Éthiopie était sa force, et elle trouvait dans l'Égypte des ressources infinies ; il lui venait des secours de l'Afrique et de la Libye. »

« Et cependant elle a été elle-même emmenée captive dans une terre étrangère ; ses petits enfants ont été écrasés au milieu de ses rues, et ses plus grands seigneurs ont été chargés de fers. »

« O roi d'Assur ! Vos pasteurs et vos gardes se sont endormis, vos princes ont été ensevelis dans le sommeil, votre peuple est allé se cacher dans les montagnes, et il n'y a personne pour le rassembler. »

« Votre ruine est exposée aux yeux de tous ; votre plaie est mortelle ; tous ceux qui ont appris ce qui vous est arrivé ont applaudi à vos maux ; car, qui n'a pas senti les effets continuels de votre méchanceté ? »
(NAHUM.)

Deuxième Empire Chaldéen (de 625 à 539 av. J.-C.). - Babylone hérita pour un siècle de la puissance de Ninive. Elle eut, elle aussi, son grand monarque, ambitieux et superbe, rival devant l'histoire des Sargon et des Assur-bani-pal.

[493]



Fig. 271. Divinité assyrienne à tête humaine et à corps de lion. D'après Layard.

Nabuchodonosor, associé de bonne heure au trône que son père Nabonassar avait fondé, devint à son tour le fléau des petits États de l'Asie antérieure. Jérusalem fut prise et son peuple traîné en captivité. L'orgueilleuse Tyr elle-même, après une résistance qui dura treize ans, fut emportée d'assaut. Le roi d'Égypte Néko avait été vaincu le premier dans une bataille décisive.

Nabuchodonosor se reposa de ses conquêtes en embellissant Babylone. La splendeur de cette ville, plus artistique, plus raffinée que Ninive, en firent la merveille du monde antique.

Les historiens grecs ne trouvent nulle expression trop forte pour peindre la beauté de cette cité et l'immensité de ses dimensions.

Nabuchodonosor appliqua aussi tous ses soins aux travaux d'irrigations nécessaires en Babylonie ; il fit creuser de nouveaux canaux, entretenir les anciens, et développa la navigation sur le golfe Persique.

[494]

Ce grand souverain avait donc quelque droit de s'enorgueillir de ses œuvres. Suivant la tradition biblique, il aurait poussé cet orgueil jusqu'à la démence. Pendant sept années, Dieu, pour le punir, l'aurait changé en bête et lui aurait fait brouter l'herbe des champs. Ce mythe doit probablement avoir pour origine quelque accès de folie du roi.

Les successeurs de Nabuchodonosor ne surent pas maintenir la puissance de Babylone. L'Empire Chaldéen s'affaiblit peu à peu, jusqu'à ce qu'il fut enfin conquis par Cyrus, en 533 avant Jésus-Christ. Avec cette conquête le monde oriental fut délivré pour longtemps de l'effroyable domination des Sémites.

On connaît l'histoire, ou plutôt la légende, du dernier roi de Babylone, Balthazar, surpris au milieu d'une orgie par l'armée perse, qui avait pénétré dans la ville en détournant le cours de l'Euphrate.

On sait aussi la saisissante légende biblique, faisant tracer par une main mystérieuse, sur les murailles illuminées de la salle de fête, trois mots redoutables : « *Mané, Thécel, Pharès.* »

Ces trois mots annonçaient la destruction de l'Empire Chaldéen. Et avant la fin de cette nuit même, il avait cessé d'exister.

Cette nuit-là, en effet, « un grand cri s'éleva de Babylone, dit Jérémie, un bruit de ruines et de débris retentit du pays des Chaldéens. »

« Car le Seigneur a ruiné Babylone, et il a fait cesser les voix confuses de son grand peuple. »

« C'est ainsi que Babylone est tombée, et elle ne se relèvera plus. Elle sera détruite pour jamais. »

« J'enivrerai ses princes, ses sages, ses chefs, ses magistrats et ses braves, et ils dormiront d'un sommeil éternel, dont ils ne se réveilleront jamais, dit le roi qui a pour nom le Seigneur des armées. »

[495]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.
LIVRE QUATRIÈME
LA CIVILISATION CHALDÉO-ASSYRIENNE

Chapitre 3

**La langue, l'écriture
et la littérature.**

§ 1er. LA LANGUE ET L'ÉCRITURE

Les documents écrits, retrouvés en foule dans la Mésopotamie nous ont fait connaître l'existence de deux langues usitées dans cette région : l'une, la plus ancienne, le suméro-accadien, fut parlée et écrite par les premiers Chaldéens ; son vocabulaire est kouschite, ses constructions sont touraniennes. L'autre, de famille purement sémitique, est l'assyrien, qui finit par triompher de l'ancien langage et par le remplacer à Babylone comme à Ninive.

Mais, alors même que l'assyrien fut devenu la langue usuelle de toute la région, il ne fit pas disparaître l'idiome, sumérien. Au contraire, ce dernier fut soigneusement conservé, étudié, et demeura en honneur, comme une langue savante et noble, que tout homme instruit devait avoir apprise. Les antiques écrits de la Chaldée furent commentés et traduits par les savants ninivites de la même façon que chez nous le sont les œuvres des auteurs grecs et latins.

Des grammaires, des vocabulaires, des dictionnaires furent composés pour répandre et approfondir l'enseignement de la langue morte. Ces sortes d'ouvrages sont les plus nombreux que nous aient laissés les bibliothèques. Les inscriptions les plus importantes se composent d'un texte sumérien à côté du texte assyrien.

Presque tout ce que nous connaissons des premières œuvres des Chaldéens comme de leur langue, nous a été conservé par la race sémitique qui les a remplacés. Elle nous en a légué le trésor, comme, à notre tour, nous léguerons aux générations futures le trésor littéraire de l'antiquité classique dont nous avons, avec une avidité passionnée, recueilli les moindres fragments échappés aux ravages des Barbares.

Ainsi, ces peuples anciens, ces rois qui élevaient des palais et [496] des cités splendides bien avant que l'Iliade et l'Odyssée eussent déroulé leurs merveilleux récits sur les lèvres des hommes ; ces maîtres d'un monde si reculé qu'il nous paraît presque fabuleux lorsque nous en retrouvons les œuvres imposantes sous la poussière du désert, ces Tég-lath-pal-Asar, ces Sargon, ces Assur-bani-pal, dont les noms aux rudes syllabes retentissent à nos oreilles avec un écho si prodigieusement lointain, ils étaient jeunes et modernes auprès des races qui les avaient précédés sur le théâtre ou se succèdent les scènes du grand drame humain. Et ces races elles-mêmes, ils ne les regardaient pas comme des peuplades primitives, ignorantes et sauvages : ils s'inclinaient devant elles avec la vénération qui nous courbe devant les Platon, les Aristote et les Pythagore. C'étaient chez elles qu'ils cherchaient leurs modèles, leurs initiateurs et leurs maîtres. Ils se vantaient d'être les héritiers et les continuateurs de leur civilisation, plus fiers encore de les suivre que de tracer de nouvelles voies.

Dans quelles profondeurs vertigineuses de temps écoulé de parvilles découvertes ne font-elles pas se plonger nos regards ! Quel immense passé notre civilisation a derrière elle ! Que de centaines de siècles n'a-t-il pas fallu pour élever cet édifice de nos connaissances dont nous croyions jadis toucher si facilement la base !

Mais qu'étaient-ce que ces vieux Chaldéens, qui, avant que nos races, nos arts, nos sciences, nos traditions, nos religions fussent nées, faisaient briller sur les bords de l'Euphrate une haute culture intellectuelle et en enfermaient les œuvres écrites dans des bibliothèques, dont nous retrouvons aujourd'hui sous les sables les livres aux pages

d'argile ? D'où venaient-ils ? De qui tenaient-ils toutes leurs lumières ? Avaient-ils aussi derrière eux des ancêtres dont ils puissent nous parler à leur tour, et qui nous fassent enfin toucher à ses racines l'arbre vivace et séculaire de la civilisation humaine ?

Peut-être ces questions trouveront-elles leur réponse quand on aura déchiffré dans leur entier les monceaux de documents écrits que nous ont laissés l'Assyrie et la Babylonie, et tous ceux que les fouilles feront encore paraître au jour. La seule bibliothèque formée par le roi Assur-bani-pal dans le palais de Koyoundjik à Ninive a fourni assez de tablettes d'argile pour former une masse de cent mètres [497] cubes, contenant assez de lignes écrites pour remplir 500 volumes de 500 pages in-quarto.



[Fig. 272.](#) Divinité et démon assyriens. Musée Britannique. (Bas-relief de Ninive.)

Tous ces textes ne sont pas encore traduits, et l'on a déchiffré un bien petit nombre de ceux qui sont écrits dans l'obscur langue sumérienne. Les savants ne possèdent qu'imparfaitement cet antique [498] langage, qui sans doute garde encore pour l'avenir de bien importants secrets.

Au point de vue de l'écriture, l'assyrien, le sumérien et les langues des peuples voisins, Mèdes, Perses, Arméniens, etc., employaient un système identique : celui des caractères cunéiformes. Ces caractères, comme l'indique leur nom, offrent la figure de clous ou de coins, disposés horizontalement, verticalement ou en forme de fer de flèche.

Cette bizarre écriture était due, comme les éléments de toutes les sciences, aux anciens Chaldéens. On s'en servit en Asie longtemps après la chute de Babylone. Les Iraniens lui empruntèrent un certain nombre de caractères avec lesquels ils représentèrent des sons, et ces cunéiformes alphabétiques, apparus au temps de Cyrus, persistèrent jusque sous la dynastie des Arsacides.

Les cunéiformes chaldéens et assyriens forment une écriture phonétique, mais point encore alphabétique, c'est-à-dire qu'ils représentent non pas des sons élémentaires, mais des syllabes. Les plus anciens découlent directement de l'écriture hiéroglyphique, et il est très facile de suivre la filiation par laquelle ils ont passé.

Nous avons déjà fait un travail analogue pour montrer le passage des hiéroglyphes égyptiens aux caractères hiératiques, puis à l'écriture cursive. Mais l'Égypte ne se débarrassa jamais complètement des caractères idéographiques ou hiéroglyphes, tandis que de très anciennes tablettes chaldéennes nous montrent déjà l'écriture syllabique et représentent pour nous les premiers exemples de cette écriture dans le monde.

Entre l'écriture hiéroglyphique et l'écriture cunéiforme, la Chaldée eut un moyen de représentation intermédiaire par lequel les contours du signe idéographique étaient représentés par des lignes droites et non par des coins. Cette écriture, appelée à tort hiératique, subsista jusque sous les Assyriens pour certaines inscriptions solennelles et taillées dans la pierre.

Dans les cunéiformes assyriens, la figure purement syllabique tirée de l'ancien idéogramme n'a plus qu'une analogie très éloignée avec lui.

Ainsi, c'est par des traits droits que l'hiéroglyphe s'est d'abord transformé. Il est probable que l'écriture n'a pas fait d'autres progrès [499] tant qu'on l'a découpée sur la pierre. Mais très anciennement, les Chaldéens adoptèrent l'usage d'écrire sur des tablettes d'argile molle, et c'est au petit instrument employé pour les empreintes que fut dû sans doute uniquement cet aspect étrange de coin que prirent toutes les lignes. Cet instrument, dont on a retrouvé dans les ruines plusieurs exemplaires en ivoire, était formé d'un style terminé par une extrémité triangulaire. En appuyant légèrement cette extrémité sur la surface de l'argile, on obtenait la figure caractéristique dont les combinaisons infiniment variées constituent l'écriture cunéiforme.

Cette écriture, aussi bien chez les Chaldéens que chez les Assyriens, comprenait trois sortes de caractères : les lettres proprement dites, représentant chacune une syllabe ; les monogrammes ou signes de convention qui n'avaient pas de valeur phonétique, mais représentaient un nom ou un mot spécial, et enfin les déterminatifs. Ces derniers se plaçaient devant les noms propres, et annonçaient si le mot qui suivait désignait un dieu, un roi, un homme ou une femme, une ville, un peuple, un animal ou un métal.

Ces déterminatifs ne se lisaient probablement pas et avaient à peu près la valeur de nos majuscules. Ils y joignaient une indication déterminante fort nécessaire dans l'enchevêtrement de tous ces signes pour la plupart polyphones.

L'écriture chaldéenne et même l'assyrienne sont en effet fort difficiles à lire. Elles comprennent plus de 300 caractères dont les valeurs ne sont pas toujours bien arrêtées. Pour ajouter, il semble, à cette difficulté, les scribes prenaient à tâche de couvrir le plus petit espace avec le plus de texte possible. Leur écriture est parfois si fine et si serrée qu'on ne peut la déchiffrer qu'à l'aide d'une forte loupe.

Les inscriptions murales qui recouvrent d'immenses surfaces à l'extérieur et à l'intérieur des palais, et qui parfois débordent jusque sur les bas-reliefs et les statues, étaient réservées pour l'usage des rois, et contiennent toutes le récit d'événements importants.

Les souverains faisaient en outre inscrire sur des cylindres, ou plutôt sur des prismes allongés en argile, leurs noms et les indications diverses qu'ils voulaient transmettre à la postérité, puis ils [500] faisaient enterrer ces cylindres dans les fondations des grands édifices qu'ils construisaient.

Les contrats entre particuliers étaient tracés sur des pains d'argile ayant la forme de nos morceaux de savon de toilette. Pour éviter tous les débats qui pourraient survenir par la suite, ceux qui rédigeaient ces contrats les enveloppaient d'une légère couche d'argile sur laquelle ils écrivaient un duplicata du texte, puis ils soumettaient une seconde fois le tout à la cuisson. Le document devenait de la sorte indestructible. Si quelque accident ou quelque fraude altérait la rédaction extérieure, la première enveloppe était brisée sous les yeux d'un juge, et le texte vrai se trouvait mis au jour.

Les livres proprement dits étaient écrits sur des tablettes d'argile. Nous avons indiqué précédemment quelle quantité prodigieuse on a retrouvé de ces tablettes dans la bibliothèque rassemblée par Assur-bani-pal dans les salles du palais que son grand-père Sargon avait commencé d'édifier à Ninive et que lui-même acheva.

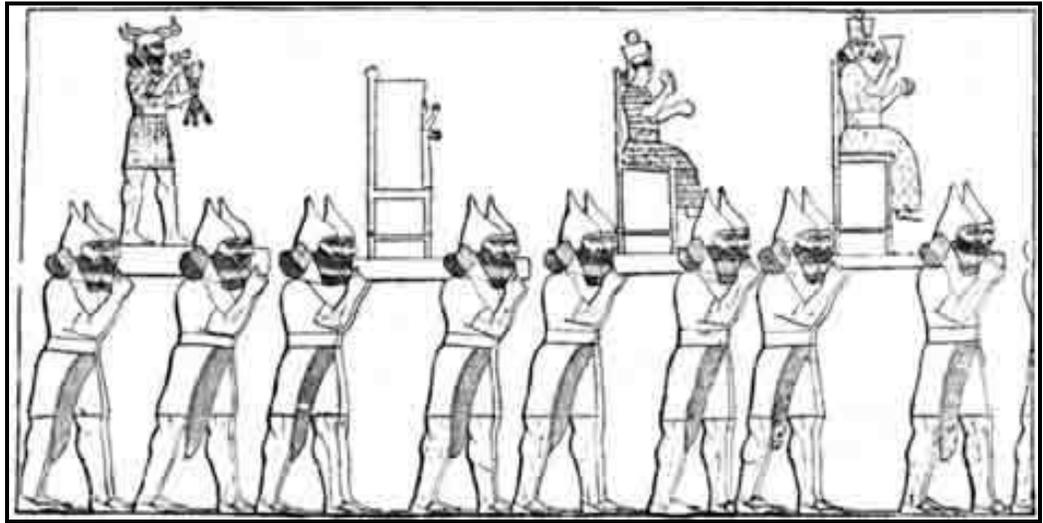
M. Layard, qui découvrit ce trésor historique et littéraire, vit ces tablettes répandues sur le sol de plusieurs pièces où elles formaient une couche épaisse. Quelques-unes étaient intactes, d'autres brisées en morceaux. Leur examen, comme celui des lieux, prouva que cette bibliothèque devait occuper l'étage supérieur du palais et en avait été précipitée lorsque l'édifice s'effondra.

La majeure partie de cette bibliothèque royale se trouve aujourd'hui au British Museum. Nous verrons dans le paragraphe suivant de quoi elle se composait.

On n'a retrouvé dans ces débris, ni d'ailleurs nulle part en Mésopotamie, des traces de papier quelconque ou de parchemin. On ne peut guère douter cependant que les Assyriens, en relation avec tant de pays, et en particulier avec l'Égypte, n'eussent connu ces substances et notamment le papyrus. Mais ils ne s'en servirent pas ou n'en firent qu'un usage restreint.

La Chaldée et l'Assyrie ont eu le souci de l'avenir. Elles savaient bien qu'elles travaillaient pour les générations futures. Par les nom-

breux exemplaires de certaines de leurs œuvres, comme par la matière employée, comme par des réflexions recueillies çà et là, nous voyons quel désir elles avaient de créer des ouvrages indestructibles. La brique, à ce point de vue, leur convenait parfaitement. Elle est [501] plus inaltérable que le métal ou la pierre. Le sable fin du désert enveloppant les feuillets d'argile, nous a gardé leurs révélations intactes et distinctes comme au jour où elles furent écrites.



[Fig. 273.](#) Enlèvement de divinités. (Bas-relief de Nimroud, VIII^e siècle avant J.-C.). D'après Layard.

Ces tablettes forment parfois des ouvrages de longue haleine. Elles se suivent alors dans un ordre soigneusement indiqué. La première phrase de la composition se retrouve en tête de chacune d'elles, et la dernière ligne de l'une est reproduite au haut de la suivante.

Les assyriologues qui, au prix de patients efforts, de vies entières consacrées parfois à ne faire qu'un pas dans ce domaine obscur, ont enfin réussi à déchiffrer ces vieilles langues oubliées pendant tant de siècles, nous permettent aujourd'hui de connaître les pensées, les sentiments et les croyances de races qui, pendant longtemps, régnèrent sur le vieux monde asiatique.

§ 2. LA LITTÉRATURE

Avant l'établissement des Assyriens sémites dans la Mésopotamie, alors que se développait sur les bords de l'Euphrate cette civilisation chaldéenne qui eut tant d'influence sur les peuples de l'Orient d'abord et plus tard sur les Grecs, à cette époque lointaine et mystérieuse dans l'ombre de laquelle la science commerce à peine à nous [502] faire pénétrer, les écrivains de Sumer et d'Accad produisaient déjà des œuvres littéraires.

Ce n'était pas seulement par des inscriptions sommaires, par de vagues traditions, que les Chaldéens propageaient leurs découvertes ou leurs souvenirs. Ils composaient de véritables livres, des ouvrages d'ensemble, dont les sujets étaient fort divers : histoire, sciences, religion, et même œuvres d'imagination pure, telles que fables et légendes.

On connaît tous ces travaux plutôt par leur renommée et par les citations dont tous les auteurs anciens sont remplis qu'on ne les connaît par eux-mêmes. Peut-être les traductions des vieux textes suméro-accadiens, dont on retrouve sans cesse de nouveaux exemplaires, nous livreront-elles ces trésors. La bibliothèque d'Assur-bani-pal est pleine de leurs fragments, et ils ont évidemment inspiré tous les écrits ninivites. Les rois d'Assyrie les faisaient soigneusement traduire. Mais ces traductions même nous empêchent de juger exactement quelle fut la valeur littéraire des œuvres chaldéennes, et les appréciations sûres que nous pouvons porter n'embrassent guère que les compositions, originales, imitées ou traduites, des écrivains de Ninive.

Tout ce que nous pouvons statuer, dans l'état actuel de l'assyriologie, c'est que les Chaldéens avaient déjà des bibliothèques, des livres, des écoles fameuses, quatre mille ans avant notre ère, du temps de Sargon l'Ancien, dont nous avons précédemment parlé.

L'historien Bérosee a composé son histoire directement d'après les livres de Babylone. Les écrivains grecs citent sans cesse ces ouvrages restés célèbres. Dasmascius, dans son traité des *Premiers principes*, nous donne un récit de la création, tiré des écrits chaldéens, et dont on

a retrouvé une traduction assyrienne absolument identique dans la bibliothèque d'Assur-bani-pal.

Nous ne pouvons évidemment, malgré ces données, quelque précieuses qu'elles soient, parler des œuvres chaldéennes au point de vue littéraire, et nous nous contenterons d'analyser celles de Ninive.

Les Assyriens eurent principalement souci de la pureté et de la fixité de leur langue. Le plus grand nombre de leurs livres consiste en grammaires, lexiques, syntaxes, recueils d'homonymes, de mots [503] polyphones et d'étymologies. Ils étudiaient avec beaucoup de soin la vieille langue chaldéenne. On a retrouvé des dictionnaires, des livres d'exercices et de thèmes, qui servaient sans doute dans les écoles pour apprendre le langage classique.

Les documents historiques abondent à Ninive, soit en inscriptions sur les murs des édifices ou couvrant les cylindres d'argile que les rois faisaient enterrer dans les fondations, soit en ouvrages suivis dans la bibliothèque d'Assur-bani-pal.

Le style des inscriptions est pompeux, plein d'épithètes sonores à l'endroit des souverains, et d'images ambitieuses. Les livres contiennent des listes chronologiques infiniment précieuses au point de vue de l'histoire, mais beaucoup moins importantes en ce qui concerne la littérature proprement dite.

On trouve aussi dans la bibliothèque de Ninive des correspondances très étendues des rois avec leurs officiers de campagne, ou avec les savants qu'ils envoyaient à l'étranger faire des observations astronomiques.

Laissant de côté ces travaux spéciaux, ainsi que les documents religieux ou juridiques, dont nous nous occuperons dans d'autres chapitres, étudions ici plus particulièrement les œuvres de littérature pure, telles que les légendes.

Il en existe un grand nombre parmi les tablettes assyriennes déjà traduites ; malheureusement la plupart sont mutilées. Toutefois quelques-unes sont assez intactes pour nous montrer que les Assyriens savaient composer un récit d'imagination et le faire marcher à un dénouement, parmi des incidents divers.

Une des plus complètes est celle qui raconte la *Descente aux enfers de la grande déesse Istar*. Cette légende ne manque pas d'intérêt, et certains détails sont d'une poésie assez élevée.

Istar, déesse de l'amour - la Vénus babylonienne - a perdu son fils, et elle prend la résolution d'aller l'arracher au séjour des morts, séjour caché dans les entrailles du monde et gouverné par la sombre déesse de la terre.

Écoutez cette description qui fait penser à certains passages de l'Enfer du Dante. Ce lieu que nous ouvre la tombe, c'est

« La demeure où l'on entre, mais dont on ne sort pas ; »

« Le chemin que l'on parcourt, mais où l'on ne repassera plus ; »

[504]

« La demeure où celui qui rentre trouve la nuit au lieu de la lumière ; »

« Le lieu où l'on mord la poussière, où l'on mange la boue ; »

« Où l'on ne voit pas le jour, où les ténèbres demeurent. »

Istar arrive sans crainte jusqu'à l'entrée du « pays immuable. » Le gardien refuse de lui ouvrir, mais, par ses menaces, elle le contraint à aller chercher la permission de l'introduire auprès de la grande déesse de la terre elle-même.

La reine des morts, rappelée par ce message au souvenir des vivants, se compare à eux, elle et les ombres qui forment son peuple :

« Nous sommes comme l'herbe coupée, eux comme le bronze ; »

« Nous sommes comme la plante fanée, eux comme l'arbre fleurissant. »

Cependant, elle consent à l'admission d'Istar.

« - Va, gardien, dit-elle, ouvre-lui la porte ; dépouille-la de ses vêtements suivant l'antique usage. »

« Le gardien s'en alla et lui ouvrit la porte :

« - Entre, déesse, et que ta volonté s'accomplisse. »

« Le palais du pays immuable va s'ouvrir devant toi. »

« Elle franchit la première porte, il la toucha et lui enleva la grande couronne qui ornait sa tête. »

« - Pourquoi, gardien, m'enlèves-tu la grande couronne qui orne ma tête ? »

- « Entre, déesse, c'est ainsi que l'exigent les lois de la grande déesse de la terre. »

À la seconde porte, il lui enlève ses boucles d'oreille ; à la troisième, son collier ; à la quatrième, sa tunique ; à la cinquième, sa ceinture de pierres précieuses ; à la sixième, les anneaux qui ornaient ses mains et ses pieds ; enfin, à la septième et dernière, son voile le plus intime.

« - Pourquoi, gardien, m'enlève-tu le voile qui couvre ma pudeur ? »

« - Entre, déesse, c'est ainsi que l'exigent les lois de la grande déesse de la terre. »

Mais lorsque Istar fut en présence de l'implacable déesse, celle-ci la railla de s'être mise en son pouvoir : elle la frappa de cruelles maladies, et, après l'avoir ainsi torturée, elle l'enferma dans le séjour éternel.

Tout fut alors plongé dans le deuil sur la terre et chez les dieux.

[505]

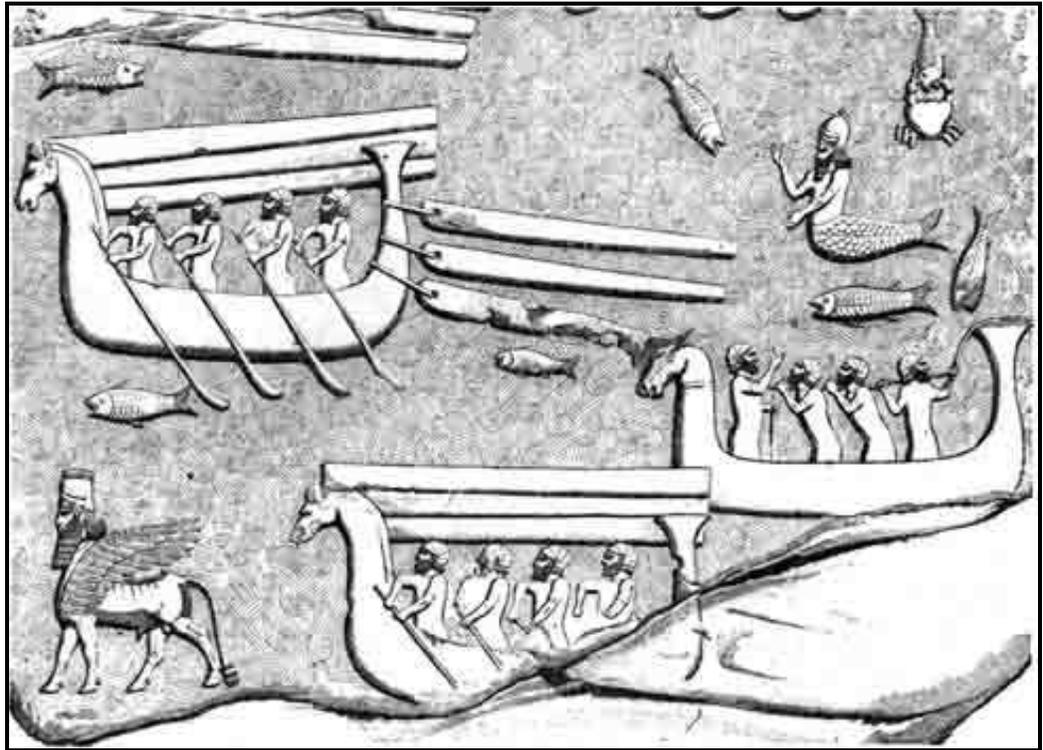
« Le taureau ne voulut plus aller vers la vache, l'âne ne voulut plus de l'ânesse ; »

« L'épouse ne voulut plus de l'époux, et lui résista jusque dans ses bras. »

Car une nouvelle pleine de tristesse était répétée partout :

« Istar est descendue sous la terre et n'en est point remontée. »

Alors les grands dieux se décidèrent à envoyer un messager auprès de la grande déesse de la terre, pour lui ordonner de mettre Istar en liberté. Elle n'obéit qu'à contrecœur, « humiliée, dit la légende, se frappant le front et se mordant le pouce. »



[Fig. 274.](#) Taureau ailé précédant des barques suivies du dieu poisson Oannès. (Bas-relief assyrien.) D'après Botta et Flandin.

Cependant elle n'osait résister à la volonté unanime des grands dieux, et elle dit à Namtar, son conseiller :

Va, Namtar, va dans le séjour éternel ; cache les tables de la connaissance de l'avenir. Puis fais boire à Istar les eaux de la vie et retire-la de ma présence. »

Istar sortit donc en repassant par les sept portes, et retrouvant au seuil de chacune le vêtement qu'elle y avait laissé.

[506]

Quant au sort de son fils, qu'elle voulait arracher au séjour des morts, il reste plus obscur. Le légende s'égaré vers la fin en des formules magiques et des incantations qui peut-être devaient ramener au jour l'enfant divin si tendrement aimé.

On retrouve dans cette légende l'imagination ingénieuse de l'Orient, ainsi que son goût pour les images gracieuses ou profondes. Le récit marche rapidement et n'est pas alourdi par les digressions interminables des poètes hindous. On pourrait plutôt le rapprocher des charmants contes persans et arabes.

On peut supposer que cette légende n'était pas une heureuse exception dans la littérature assyrienne. Les fragments et les titres nous sont restés de beaucoup d'autres, qui peut-être offraient un mérite semblable.

Les Méfaits des sept esprits du mal, le Péché du dieu Zu, révolté contre Bel, les Exploits de Lubara, le dieu de la peste, étaient des récits également populaires. Il faut même y joindre des fables : celles du Cheval et le Bœuf, du Renard, de l'Aigle et le Serpent.

Le renard est peint déjà, dans ces temps reculés, comme le type de la ruse et de l'adresse. Condamné à mort pour on ne sait quel crime, maître Renard se tire d'affaire au moyen d'un habile discours.

C'est, d'ailleurs des conceptions populaires qu'on pourrait dire, plus que de toute autre chose : « Rien n'est nouveau sous le soleil. » Les proverbes assyriens nous apprennent que l'homme fut toujours plus faible et ignorant que méchant, « faisant des fautes et ne le sachant pas. » Ils nous révèlent aussi que, déjà sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, celui qui réussissait dans la vie passait pour être « né coiffé ».

« Si une femme met au monde un enfant qui a sur la tête une coiffe, le bon augure entrera à son aspect dans la maison. »

Il est permis de croire, d'après de nombreux indices, que les Assyriens connaissaient la phrase rythmée et composaient de véritables vers. Plusieurs de leurs récits héroïques sont, tout au moins par l'élévation du ton, la grandeur du sujet, l'intervention des dieux, des épopées telles que les ont conçues les écrivains classiques.

[507]

Dans ce genre, il faut mettre au premier rang les aventures du grand Istoubar, guerrier et fort chasseur, qui n'est autre sans doute que le Nemrod de la Bible. L'épisode le plus curieux du poème est un récit du déluge, identique dans ses moindres détails avec la tradition biblique.

Comme tous les peuples du monde, les Assyriens ont eu leur poésie lyrique, composée principalement d'hymnes en l'honneur des dieux, que l'on chantait sans doute en s'accompagnant sur certains instruments. On en trouve, dans la bibliothèque de Ninive, des fragments nombreux, dont voici l'un des plus étendus et des plus élevés :

« Seigneur illuminateur des ténèbres, qui pénètres l'obscurité ; »

« Dieu bon qui relèves ceux qui sont dans l'abjection, qui soutiens les faibles ; »

« Les grands dieux dirigent leurs regards vers ta lumière ; »

« Les esprits de l'abîme contemplent avidement ta face ; »

« Comme un fiancé, tu te reposes plein de joie et gracieux ; »

« Dans ta splendeur, tu atteins les limites du Ciel ; »

« Tu es l'étendard de cette vaste terre ; »

« O Dieu ! les hommes qui habitent au loin te contemplent et se réjouissent. »

On le voit, les rêves poétiques qui ont enchanté le cœur de l'homme, si ignorant et grossier qu'il fût, visitèrent aussi l'âme orgueilleuse et dure de l'Assyrien. Mais ce peuple, au génie dominateur et farouche, eut des visions plus empreintes de grandeur altière que de douceur et de grâce.

Il exalte ses dieux, comme il exaltait ses rois, car, les uns par leur pouvoir surnaturel, les autres par la puissance de leur glaive, lui assurèrent longtemps la domination du monde.

« Longs jours, longues années », dit une inscription, « glaive fort, longue vie, années de gloire, prééminence sur les rois : accordez tout cela au roi, mon seigneur, qui a offert de tels présents à ses dieux. Les vastes et larges frontières de son empire et de son gouvernement puisse-t-il agrandir et compléter ! Possédant la suprématie sur tous les rois, la royauté et l'empire, puisse-t-il atteindre la vieillesse et le grand âge ! Et après le don de ses jours présents, dans les fêtes de la montagne d'argent, des cours célestes, de la demeure de la félicité, à la lumière des champs de délices, puisse-t-il mener une vie éternelle, sainte, en la présence des dieux qui habitent l'Assyrie. »

[508]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.
LIVRE QUATRIÈME
LA CIVILISATION CHALDÉO-ASSYRIENNE

Chapitre 4

Les sciences et l'industrie

§ 1er. LES SCIENCES

La renommée scientifique des Chaldéens remplissait le monde antique. Elle est parvenue jusqu'à nous, grâce aux échos innombrables qui l'ont proclamée à travers l'histoire.

Les Grecs, si cultivés, se disaient hautement les disciples des vieilles écoles savantes fondées sur le Bas-Euphrate dès les temps les plus reculés.

La science que l'on appelait chaldéenne continua d'être en honneur sous les empires ninivites et babyloniens. Les rois d'Assyrie envoyaient leurs sujets s'instruire à Ur, à Agadé, dans ces foyers de lumière intellectuelle dont l'éclat semble rayonner à travers la nuit des premiers âges, même avant que se fût formée aucune tradition historique.

Pour Diodore, Hérodote, Strabon, Aristote et d'autres, le développement de l'esprit humain fut aussi précoce et aussi complet sur les bords de l'Euphrate que sur les rives du Nil.

Une opinion aussi généralement admise devait reposer sur des bases solides, et la science moderne, à son tour, ne se contentant plus

des fabuleuses légendes et des affirmations vagues, s'est mise à rechercher ces bases.

Jusqu'à présent, il faut bien le reconnaître, les résultats obtenus n'ont pas été fort brillants.

L'étude minutieuse des débris de cette vieille civilisation, les traductions des textes assyriens et sumériens, nous ont révélé l'existence, vers le Bas-Euphrate, d'un peuple intelligent, avide de connaissances, ingénieux dans ses spéculations, persévérant dans ses recherches, et qui, très anciennement, avant tout autre peut-

[509]



[Fig. 275.](#) Nêbo, Dieu assyrien de la science et de l'intelligence. Statue trouvée à Nimroud (VIII^e siècle avant J.-C.) Musée Britannique.

[510]

être, a tâché de remonter jusqu'aux origines et aux causes des phénomènes qui s'accomplissaient sous ses yeux au sein de la nature.

Toutefois, ses plus gigantesques efforts ne furent encore que de vagues tâtonnements. Il débrouilla bien peu de chose dans ce système compliqué de l'univers dont nous tenons à peine aujourd'hui quelques fils conducteurs.

Les sciences fameuses de la Chaldée et de l'Assyrie se résument en quelques notions d'astronomie et de mathématiques, et en un immense fatras d'astrologie, de magie et d'enfantines conceptions sur l'origine des choses.

Nous allons résumer ce qui nous apparaît de ces connaissances à travers les écrivains de l'antiquité et ce que nous en retrouvons sur les pages de briques des bibliothèques assyriennes.

La moisson paraîtra pauvre à notre science moderne, qui de si loin a dépassé l'humble essor des premiers âges.

N'oublions pas cependant qu'il est plus difficile d'ouvrir la voie que de marcher dans un chemin tout tracé, et que nos plus merveilleuses découvertes ne se seraient pas accomplies sans les veilles laborieuses de ces peuples studieux et naïfs, qui cherchaient dans les profondeurs d'un ciel splendidement pur, parmi les scintillantes étoiles, les secrets de l'ordonnance universelle du monde et ceux de notre destinée.

Il est naturel que l'astronomie ait eu pour berceau la Chaldée. Dans les grandes plaines, absolument unies, que parcourt l'Euphrate, rien ne borne la vue, qui, ainsi qu'en pleine mer, embrasse tout un hémisphère du ciel. En outre, au fond de cet azur sombre, que nulle vapeur n'obscurcit, les astres brillent d'un éclat dont nous n'avons pas l'idée sous nos cieux pâlis d'Occident.

Toutes les villes de la Babylonie possédaient leur observatoire, haute tour pyramidale qui servait aussi de temple et avoisinait les palais des rois. Les astronomes, sans cesse, en observations, y enregistraient soigneusement tout ce qui se passait au ciel. Ils comparaient leurs rapports, la plupart du temps écrits par ordre du souverain et placés sous ses yeux. On en a retrouvé beaucoup sur des tablettes de Nive. En voici un exemple :

« Au Roi, mon Seigneur, que les dieux Nabu et Marduk soient propices ; [511] que les grands dieux accordent au roi mon maître des jours longs, le bien de la chair et la satisfaction du cœur. »

« Le 27^e jour la lune a disparu ; le 28^e jour, le 29^e et le 30^e nous avons observé continuellement le nœud de l'obscurcissement du soleil. L'éclipse n'a pas eu lieu. Le 1^{er} jour du mois suivant ; le mois de Duzu (juin) nous avons vu la lune courant au-dessus de l'étoile de Nabu (Mercure) dont j'ai antérieurement envoyé l'observation au Roi mon maître. Dans sa marche pendant le jour d'Anu, autour de l'étoile du Berger, elle a été vue déclinant ; à cause de la pluie, les cornes n'étaient pas visibles très clairement et ainsi de suite pendant sa route. Le jour d'Anu, j'ai envoyé au Roi mon maître l'observation de sa conjonction. »

« Elle s'étendit et fut visible au-dessus de l'étoile du Char dans sa marche pendant le jour de Bel, elle a disparu vers l'étoile du Char. »

« Au Roi, mon Seigneur, paix et bonheur. »

Des observations de ce genre, recueillies patiemment, jour après jour durant des siècles, devaient donner naissance à des notions exactes sur le mouvement des astres. Elles permirent aux Chaldéens de prédire le retour des éclipses de lune, qui, comme on le sait, se reproduisent dans le même ordre et aux mêmes dates par périodes de 223 lunaisons ou d'environ 18 ans.

C'est cette période que l'on appela le *Saros* des Chaldéens, et que les Grecs connurent d'après eux, et entre autres Thalès de Milet. Elle a été depuis vérifiée par le calcul. Mais il ne faudrait pas croire que les savants babyloniens eussent connu les calculs compliqués qui nous permettent aujourd'hui d'annoncer d'avance le retour des éclipses.

Tous les résultats auxquels ils arrivèrent furent obtenus par des moyens purement empiriques. Ils savaient cependant que les éclipses de soleil sont causées par l'interposition de la lune entre la terre et cet astre. Ils prédisaient ces dernières beaucoup moins sûrement que les éclipses de lune, parce qu'en effet le *Saros* ne suffit pas pour les connaître d'avance.

On prétend que les astronomes babyloniens n'ont pas ignoré la précession des équinoxes. Les Grecs, qui la connaissaient, faisaient remonter cette notion jusqu'à eux. Cependant l'état général de leurs con-

naissances, ou du moins ce que nous en retrouvons, ne me semble pas avoir rendu possibles les calculs nécessaires pour déterminer la précession. Ils auraient pu, à la rigueur, la découvrir empiriquement, tout comme la succession régulière des éclipses. Mais il faudrait [512] admettre alors que leurs observations se continuèrent pendant un temps prodigieusement long et reconnaître à leur civilisation une antiquité invraisemblable.

Sans doute les Chaldéens, et les Grecs après eux, faisaient remonter leurs premiers travaux astronomiques à 470 000 ans avant l'époque historique, mais nous ne pouvons évidemment admettre ce chiffre fabuleux.

La seule date que nous connaissions à coup sûr est celle du règne de Sargon l'Ancien, environ 3 800 ans avant J.-C. - Ce prince fit réunir dans un seul écrit, dont il nous reste des fragments, toutes les données auxquelles l'astronomie était parvenue de son temps.

Pour noter une observation exacte, il nous faut descendre jusqu'à l'ère de Nabonassar - 721 ans avant J.-C. - Ce roi, voulant que tout désormais datât de son règne, fit soigneusement détruire les calendriers, les listes astronomiques existant lorsqu'il monta sur le trône. Il rendit ainsi presque impossible toute excursion dans la science astronomique de l'ancienne Chaldée.

À cette époque relativement rapprochée, les Babyloniens, et par conséquent les Assyriens, connaissaient les planètes visibles à l'œil nu ; il les distinguaient parfaitement des étoiles fixes et les nommaient : Ea (Saturne), Bel (Jupiter), Nergal (Mars), Istar (Vénus), et Nabu (Mercure).

Ils mettaient dans la même catégorie la lune et le soleil. Ils groupaient les étoiles fixes en constellations, et avaient déterminé les noms et les signes de la plupart d'entre elles, et en particulier de celles qui composent le zodiaque.

Ils connaissaient l'année solaire de 365 jours $1/4$, mais, dans la vie civile, ils adoptaient une année de douze lunaisons ou mois, qu'ils complétaient à époques fixes au moyen d'un mois supplémentaire.

Leurs calendriers étaient fort variés : il y en avait de religieux, indiquant les fêtes des divinités et les grandes cérémonies du culte ; d'autres contenaient la marche des saisons, le lever, le coucher des

astres ; une troisième espèce offrait des prédictions relatives aux variations du temps, à l'abondance ou à la pauvreté des récoltes.

Ces prédictions, dont quelques-unes avaient pu naître d'observations justes, n'étaient pas les seules que se permissent les prêtres

[513]



[Fig. 276.](#) Roi assyrien et son Grand Vizir. (Bas-relief assyrien.) D'après Flan-
din.

[514]

chaldéens. C'est par leur enseignement astrologique et cabalistique que les savants de Babylone se sont surtout rendus célèbres.

L'influence des astres sur le cours des saisons, la durée des jours et autres phénomènes naturels, fit croire aux hommes primitifs que tout ce qui se passait sur la terre correspondait à quelque action des corps célestes. Rechercher les rapports entre l'apparence des astres et les événements de notre destinée, prédire par ce moyen le sort des hommes et des empires, telle fut la grande occupation des Chaldéens, telle fut la science mystique et chimérique qu'ils enseignèrent au monde, et que leur empruntèrent les Grecs, les Romains, les Arabes, qui la répandirent dans notre monde occidental où ses traces subsistent encore.

Le meilleur résumé des connaissances astronomiques et des prétentions astrologiques des savants babyloniens se trouve dans Diodore de Sicile. Nos découvertes récentes ne nous ayant pas appris beaucoup plus, nous ne pouvons mieux faire que de citer l'historien grec :

« Les Chaldéens, dit-il, sont les plus anciens des Babyloniens ; ils forment, dans l'État, une classe semblable à celle des prêtres en Égypte. Institués pour exercer le culte des dieux, ils passent toute leur vie à méditer les questions philosophiques, et se sont acquis une grande réputation dans l'astrologie. Ils se livrent surtout à la science divinatoire et font des prédictions sur l'avenir ; ils essaient de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices ou par des enchantements. Ils sont versés dans l'art de prédire l'avenir par le vol des oiseaux ; ils expliquent les songes et les prodiges. Expérimentés dans l'inspection des entrailles des victimes, ils passent pour saisir exactement la vérité. »

« La philosophie des Chaldéens est une tradition de famille ; le fils qui en hérite de son père est exempté de toute charge publique. »

« Les Chaldéens enseignent que le monde est éternel de sa nature, qu'il n'a jamais eu de commencement et qu'il n'aura pas de fin. Selon leur philosophie, l'ordre et l'arrangement de la matière sont dus à une providence divine ; rien de ce qui s'observe au ciel n'est l'effet du hasard ; tout s'accomplit par la volonté immuable et souveraine des dieux. Ayant observé les astres depuis les temps les plus reculés, ils en connaissent exactement le cours et l'influence sur les hommes, et prédisent à tout le monde l'avenir. La doctrine qui est, selon eux, la plus importante, concerne le mouvement des cinq astres que nous appelons planètes, et que les Chaldéens nomment *interprètes*. Parmi ces astres, ils regardent comme le plus considérable et

le plus influent, celui auquel les Grecs ont donné le nom de Kronos (Saturne) et qui est connu chez les Chaldéens sous le nom de Kélus. Les autres planètes sont appelées comme chez nos astrologues, Mars, Vénus, Mercure et Jupiter. Les Chaldéens les [515] appellent interprètes, parce que les planètes, douées d'un mouvement particulier déterminé que n'ont pas les autres astres qui sont fixes et assujettis à une marche régulière, annoncent les événements futurs et interprètent aux hommes les dessins bienveillants des dieux. Car les observateurs habiles savent, disent-ils, tirer des présages du lever, du coucher, et de la couleur de ces astres ; ils annoncent aussi les ouragans, les pluies et les chaleurs excessives. L'apparition des comètes, les éclipses, de soleil et de lune, les tremblements de terre, enfin les changements qui surviennent dans l'atmosphère, sont autant de signes de bonheur ou de malheur pour les pays et les nations aussi bien que pour les rois et les particuliers. »

« Au-dessous du cours des cinq planètes sont, continuent les Chaldéens, placés trente astres, appelés les dieux conseillers ; une moitié regarde les lieux de la surface de la terre ; l'autre moitié les lieux qui sont au-dessous de la terre ; ces conseillers inspectent à la fois tout ce qui se passe parmi les hommes et dans le ciel. Tous les dix jours, un d'eux est envoyé, comme messenger des astres, des régions supérieures dans les régions inférieures, tandis qu'un autre quitte les lieux situés au-dessous de la terre pour remonter dans ceux qui sont au-dessus ; ce mouvement est exactement défini et a lieu de tout temps, dans une période invariable. Parmi les dieux conseillers il y a douze chefs, dont chacun préside à un mois de l'année et à un des douze signes du zodiaque. Le soleil, la lune et les cinq planètes passent par ces signes. Le soleil accomplit sa révolution dans l'espace d'une année, et la lune dans l'espace d'un mois. »

« Chaque planète a son cours particulier ; les planètes diffèrent entre elles par la vitesse et le temps de leurs révolutions. Les astres influent beaucoup sur la naissance des hommes et décident du bon ou du mauvais destin ; c'est pourquoi les observateurs y lisent l'avenir. Ils ont ainsi fait, disent-ils, des prédictions à un grand nombre de rois, entre autres, au vainqueur de Darius, Alexandre, et aux rois Antigone et Séleucus Nicator, prédictions qui paraissent toutes avoir été accomplies et dont nous parlerons en temps et lieu. Ils prédisent aussi aux particuliers les choses qui doivent leur arriver, et cela avec une précision telle que ceux qui en ont fait l'essai en sont frappés d'admiration, et regardent la science de ces astrologues comme quelque chose de divin. En dehors du cercle zodiacal, ils déterminent la position de vingt-quatre étoiles dont une moitié est au nord et l'autre au sud ; ils les appellent juges de l'univers : les étoiles visibles sont affectées aux êtres vivants, les étoiles invisibles aux morts. La lune se meut, ajoutent les Chaldéens, au-dessous de tous les autres astres ; elle est la plus voisine de la terre en raison de la pesanteur ; elle exécute sa révolution dans le plus court espace de temps, non pas par la vitesse de son mou-

vement, mais parce que le cercle qu'elle parcourt est très petit ; sa lumière est empruntée, et ses éclipses proviennent de l'ombre de la terre, comme l'enseignent les Grecs. Quant aux éclipses du soleil, ils n'en donnent que des explications très vagues : ils n'osent ni les prédire, ni en déterminer les époques. Ils professent des opinions tout à fait particulières à l'égard de la terre : ils soutiennent qu'elle est creuse, sous forme de nacelle, et ils en donnent des preuves nombreuses et plausibles comme de tout ce qu'ils disent sur l'univers. »

[516]

Les Chaldéens divisaient leur mois lunaire de vingt-huit jours en quatre semaines de sept jours. Ce sont eux qui, les premiers, ont donné aux jours les noms des sept planètes que nous leur avons conservés. Le septième jour, consacré à un repos absolu, était chez eux analogue au sabbat des Juifs.

Les Chaldéens possédaient divers instruments qui leur permettaient d'apprécier la division du temps, ils avaient des cadrans solaires, des gnomons, des clepsydras.

La division du jour en douze parties fut, dit Hérodote, empruntée par les Grecs aux Chaldéens.

Les douze heures du jour dont parle ici Hérodote sont celles du matin au soir, sans doute, puisque, avec celles de la nuit, les Chaldéens en comptaient vingt-quatre.

Nous savons aussi qu'en Mésopotamie on avait inventé une sorte d'astrolabe pour mesurer la hauteur des astres ; et il est presque permis de croire qu'ils n'ignoraient pas certaines propriétés des lentilles. On a, en effet, retrouvé une lentille de verre dans les ruines de Ninive. Certains textes ont même fait supposer que les satellites de Jupiter et même de Saturne, visible seulement avec une lentille, auraient été observés à Babylone. Il faut attendre des documents plus précis pour pouvoir se prononcer nettement sur un point aussi fondamental. Il semble difficile d'admettre qu'une découverte aussi importante que celle des instruments d'optique ait pu être faite sans avoir été connue des Égyptiens et des Grecs, dont les relations avec la Chaldée furent très étendues.

Les traces des travaux mathématiques des Chaldéens, bien que très rares, sont cependant plus remarquables que leur astronomie.

Une tablette fort ancienne, trouvée à Senkereh et actuellement au British Museum, constitue à ce point de vue un document d'une inappréciable valeur. Elle nous montre que la science des nombres, chez les anciens Chaldéens, peut être comparée comme perfection à notre science moderne, et que ce peuple a le premier possédé un système métrique absolument coordonné et comparable au nôtre.

La tablette mathématique de Senkereh porte d'un côté les cubes de tous les nombres de 1 à 60 ; de l'autre, une série complète des mesures de longueur.

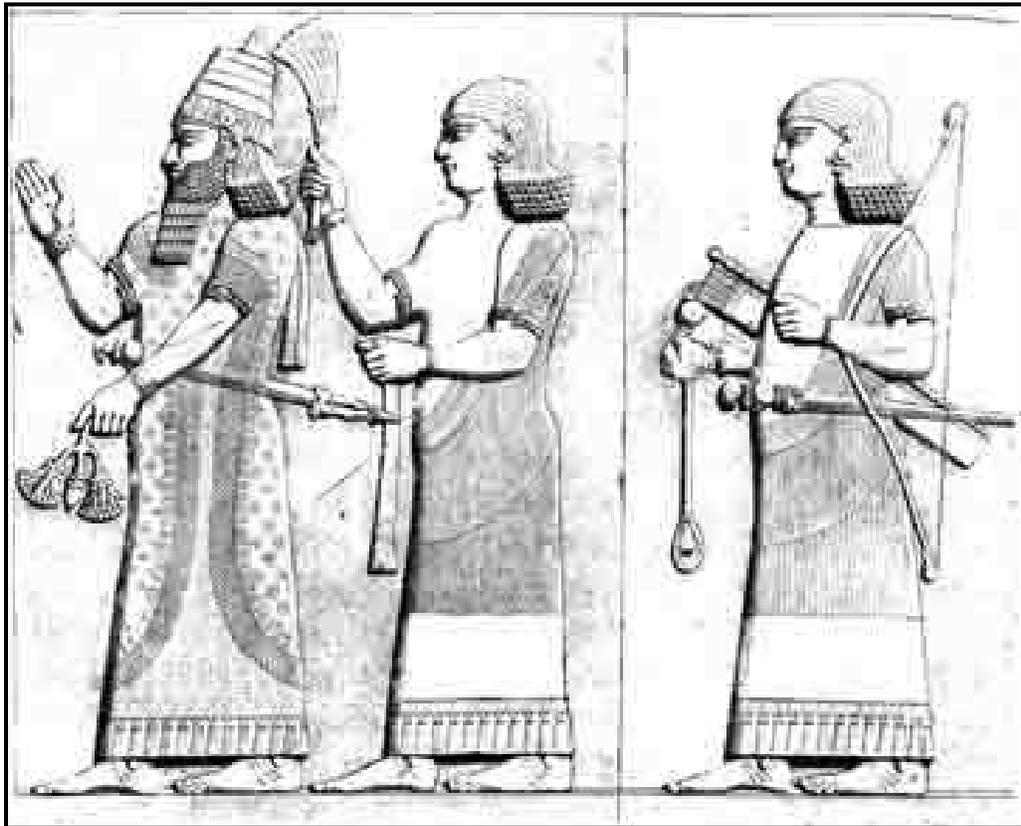


PLANCHE 3. Statues du prince Ra-Hotep et de sa femme Néfert. Glyptographie Silvestre & Cie. (Musée de Boulaq, au Caire)

Ra-Hotep et Néfert vivaient sous le roi Snéfrou de la III^e dynastie, il y a plus de 6000 ans, c'est-à-dire avant la construction des grandes pyramides. Ces deux statues sont, avec celles de Sépa et Nésa, actuellement au Louvre, les plus vieilles du monde. Elles montrent à quel degré de perfection était déjà arrivée la statuaire Égyptienne aux époques les plus reculées.

[517]

Les Chaldéens employaient deux et même trois systèmes de numération : le système décimal, provenu de l'habitude de compter par les dix doigts de la main ; le système duodécimal, reconnu plus commode à cause des nombreux sous-multiples de 12 ; et enfin le système sexagésimal qui a pour base 60, divisible par 10 et par 12, et qui réunit par conséquent les avantages des deux premiers.



[Fig. 277.](#) Le roi assyrien Sargon suivi de serviteurs. (Bas-relief de Khorsabad du VIII^e siècle avant J.-C.) D'après Botta et Flandin.

Tous les peuples ont plus ou moins par la suite employé ces trois systèmes, dont les Chaldéens, furent sans doute les premiers inventeurs. Nous-mêmes, à côté des mesures décimales, nous avons les mesures duodécimales, - la douzaine et la grosse - très populaires ; et la division sexagésimale du cercle et du temps, employée par tous les marins et les astronomes.

Le nombre 60 n'était d'ailleurs adopté pour base en Chaldée que dans les calculs des savants. Le cercle était divisé en 360 degrés, le [518] degré en 60 minutes, la minute en 60 secondes et la seconde en 60 tierces. Les signes adoptés pour indiquer ces diverses subdivisions étaient ceux dont nous nous servons encore aujourd'hui.

Le jour se partageait en 24 heures, l'heure en 60 minutes, la minute en 60 secondes.

Les Chaldéens appliquaient ces divisions à la durée. Ils reconnaissaient un cycle de 43 200 ans, qui leur semblait être une journée dans la vie de l'univers ; ce cycle se divisait en 12 *sares* ou heures du monde, chacune de 3600 ans ; le *sare* comptait 60 *sosses* ou minutes cosmiques, chacune de 60 ans ; et enfin l'année représentait la seconde dans l'existence universelle.

Quant à leur système de poids et mesures, il dérivait tout entier, comme le nôtre, d'une unité typique de longueur. Cette unité était l'empan, équivalant à 27 millimètres. Les carrés des multiples et des sous-multiples de l'empan donnaient les mesures de surface.

On a retrouvé des mesures de capacité et des mesures de poids babyloniennes. Les premières sont des vases en terre ; les secondes sont en bronze et de formes diverses ; elles représentent des lions, des sangliers, des canards, et portent l'inscription de leur valeur avec le nom du roi régnant et celui du vérificateur.

L'unité de poids la plus employée était la *mine*, qui vaut à peu près notre livre de 500 grammes. Son multiple était le *talent*, qui valait 60 mines, et elle se divisait elle-même en 60 drachmes.

Les mathématiques et l'astronomie sont les seules sciences qui se soient développées dans la Babylonie, et, plus tard dans l'Assyrie. La bibliothèque d'Assur-bani-pal nous montre cependant en outre des tentatives de classifications zoologiques et botaniques.

Les animaux sont divisés en familles ; il y a celle des grands carnassiers, qui comprend différents genres : le lion, le loup, le chien ; le genre chien se divise en plusieurs espèces ; tous les herbivores, bœuf, mouton, chèvre, forment une autre famille. Les insectes sont classés d'après leur façon de vivre : il y a ceux qui s'attaquent au bois, à la laine, les parasites des hommes et des animaux, etc.

Les végétaux, les minéraux sont catalogués d'après leurs ressemblances et leurs usages. On retrouve également quelques travaux géographiques consistant dans l'énumération des villes connues, [519] dont les noms sont accompagnés par la liste des productions du pays environnant.

En résumé, on peut voir que, si remarquables que soient les connaissances auxquelles étaient parvenus les Babyloniens, elles formaient plutôt des collections d'observations, attentives que des sciences proprement dites. Ils connaissaient beaucoup de faits, mais ils ignoraient les lois générales qui les régissent. On ne saurait critiquer d'ailleurs leur méthode d'étude. Nos plus profonds penseurs reviennent de plus en plus aujourd'hui à ce système de notations patientes, d'accumulations de faits, qui permettent ensuite de dégager des lois. Il faut observer longtemps la nature avant de tenter de l'expliquer. Ce n'est qu'après des millions et des millions d'observations qu'on a pu constater que c'est une même loi qui oblige les fruits détachés de l'arbre à tomber et les planètes à parcourir régulièrement leurs orbites.

La Chaldée, a communiqué son ardente curiosité à l'Assyrie, puis à la Grèce. C'est elle qui, la première, sur ce globe obscur, a éprouvé cette soif dévorante de connaître qui nous consume et nous pousse en avant. Elle a conquis à l'humanité ce titre de noblesse qui nous a fait sortir de l'animalité brutale, ce talisman qui nous empêche de nous arrêter dans la voie du progrès. « Savoir », telle était la devise de ses vieux sages ; telle est aussi la nôtre. Et c'est pourquoi nous cherchons avec tant d'avidité, dans la poussière du désert, les débris qui renferment, quoique souvent informe et naïve, la pensée des âges disparus.

§ 2. L'INDUSTRIE

Nous pouvons, pour l'industrie de la Chaldée et de l'Assyrie, remonter jusqu'à l'âge de pierre, car de très anciens instruments en silex ont été découverts parmi les ruines.

Il nous est également possible de reconstituer l'âge du bronze, et de retrouver, au moyen des objets ou des inscriptions, les traces du temps où le fer, encore très rare, ne servait que pour fabriquer des bijoux.

[520]

Mais durant toute la période historique, ce dernier métal fut connu et très employé. Bien plus, on a rencontré durant les fouilles des objets d'acier trempé. Cette industrie, fort ancienne, est restée très en honneur dans les pays voisins de la Mésopotamie, et l'on est porté à penser que le célèbre acier de Damas, si recherché pendant tout le moyen âge, ne serait autre chose que le produit des procédés de fabrication babyloniens qui se seraient conservés en Syrie par tradition.

En l'état actuel de nos sciences historiques, nous ne connaissons pas de peuple qui ait travaillé le fer et l'acier antérieurement aux Chaldéens et aux Assyriens, et il pourrait y avoir une grande part de vérité dans la théorie historique qui explique par la possession de ces métaux la longue et redoutable domination de Ninive sur le monde antique.

Les Assyriens eurent la passion des armes. Leurs glaives, leurs lances, leurs boucliers, leurs cottes de mailles, leurs casques, étaient des merveilles de force, d'élégance et de solidité. Les courtes et larges épées, à la garde formée par deux lions, qu'on voit sur leurs statues, entre les mains de leurs rois, sont de véritables objets d'art.

Quant aux outils de fer, on en retrouve chez eux à profusion : socs de charrue, pics, pioches, crochets, anneaux, grappins, charnières, etc.

Ce métal entraît également dans les constructions qui exigeaient une grande solidité.

Diodore de Sicile, parlant des piles d'un pont qui traversait l'Euphrate à Babylone, nous dit que les pierres étaient assujetties par des crampons de fer et les jointures soudées avec du plomb fondu.

Toutes les branches de la métallurgie florissaient d'ailleurs sur les bords de l'Euphrate et du Tigre.

L'or et l'argent y étaient employés sans alliage ; on les appliquait en lames sur les murs, on les martelait pour prendre la forme des objets qu'on voulait recouvrir ; on en faisait des figures entières.

« Dans le temple de Bel, rapporte Hérodote, il y a une chapelle en bas, où l'on voit une grande statue d'or qui représente Jupiter assis. Près de cette statue est une grande table d'or ; le trône et le marchepied sont du même métal. Le tout, au rapport des Chaldéens, est du poids de huit cent talents. »

Diodore de Sicile, qui parle de ce temple par oui-dire, attendu
[521]



Fig. 278. Restitution d'une scène d'audience dans le palais de Sennachérib, à Ninive. (VIIe siècle avant J.-C.) Cette restitution, due à M. Rochegrosse, a été composée sur nos indications d'après des photographies de bas-reliefs assyriens que nous lui avons communiquées.

[522]

qu'il ne le vit qu'en ruines, décrit aussi des statues d'or et d'énormes serpents en argent. Cependant, d'après lui, la statue de Jupiter et la table placée devant, auraient été simplement recouvertes de lames d'or. Dans certaines inscriptions les rois se vantent de la magnificence de leur palais aux murs revêtus d'argent. Le placage et le coulage de ces deux métaux étaient donc également pratiqués.

Le travail du bronze était très remarquable. Il existait plusieurs alliages de cuivre et d'étain, suivant l'usage auxquels ils étaient destinés. On a retrouvé des sonnettes avec leur battant dont le son est d'une pureté remarquable. Des portes massives, et même des grilles de bronze, fermaient les palais et les villes.

« On pénétrait dans la citadelle construite par Sémiramis, raconte Diodore, par une triple porte derrière laquelle étaient des chambres d'airain, s'ouvrant par une machine. »

On coulait le bronze en Babylonie comme en Assyrie, et nous possédons non seulement des statuettes, des ornements, des vases, des chaudrons, des coupes, des plats, mais encore les moules de ces objets retrouvés dans les ruines.

Ces peuples poussaient très loin l'art de découper de minutieuses images dans les pierres les plus dures ; cornaline, sardoine, onyx, agate, météorite, etc. Telle est la finesse de certains de ces reliefs qu'on a dû supposer qu'ils avaient été exécutés à la loupe. La découverte d'une lentille de verre à Ninive, permet peut-être de croire que les Assyriens connaissaient la propriété grossissante du verre convexe.

La glyptique se rapprochait d'ailleurs chez eux bien plus de l'industrie que de l'art. Les ouvriers devaient travailler fort vite pour satisfaire aux besoins de la population. Nous savons en effet - Hérodote nous l'apprend et les documents écrits le confirment - que chaque Assyrien avait son cachet, dont il se servait en guise de signature, l'appliquant sur l'argile molle qui portait une missive ou un contrat.

Tout acte était scellé, à Ninive comme à Babylone. Celui qui était trop pauvre pour avoir son cachet, signait d'un ou de plusieurs coups d'ongle. Mais le cas était rare, car il existait des sceaux à tout prix,

depuis le bibelot de terre, le coquillage ou le caillou à peine dégrossi, jusqu'aux pierres précieuses richement travaillées.

[523]

En outre ces cachets devaient être renouvelés souvent, car la population avait l'habitude de les semer en masse dans les fondations des édifices considérables : temples, palais, forteresses. Sans doute, au cours de quelque imposante cérémonie qui inaugurerait les travaux du monument, la foule, d'un mouvement prévu, mais en apparence spontané, sacrifiait ces objets dont quelques-uns étaient de grande valeur et qu'on a retrouvés à la base de certaines constructions en quantités innombrables. Nos musées en sont remplis. La plupart de ces cachets ont la forme de cylindres, et sont munis d'un axe qui permettait de les rouler et d'imprimer d'un mouvement rapide toutes leurs figures sur la tablette d'argile.

Le travail de cette argile qui, non seulement tenait lieu de papyrus ou de parchemin, mais encore formait les briques, indispensables dans un pays d'où la pierre est absente, constituait une des principales branches de l'industrie.

On fabriquait des briques crues et séchées au soleil aussi bien que des briques cuites. Les premières étant moins solides servaient ordinairement pour les murs intérieurs des édifices, et, de plus, elles étaient consolidées par des couches de roseaux et par des ciments. Les deux principaux ciments en usage étaient la boue mêlée de paille hachée et le bitume, si abondant sur les rives de l'Euphrate.

Diodore, parlant d'un des palais de Sémiramis, nous dit :

« Il était fortifié par de beaux murs très élevés et construits en briques cuites. En dedans de ce mur était une autre enceinte, faite avec des briques crues, sur lesquelles étaient imprimées des figures de toutes sortes d'animaux. »

Et Hérodote nous décrit ainsi la construction des murs de Babylone :

« À mesure qu'on creusait les fossés, on en convertissait la terre en briques ; et lorsqu'il y en eut une quantité suffisante, on les fit cuire dans des fourneaux. Ensuite, pour ciment, on se servit de bitume chaud, et de trente couches en trente couches de briques, on mit des lits de roseaux entrelacés ensemble. À huit journées de Babylone est la ville d'Is, située sur une petite rivière de même nom, qui se jette dans l'Euphrate. Cette rivière roule avec ses eaux une grande quantité de bitume : on en tira celui dont furent cimentés les murs de Babylone. »

Les briques étaient, comme nous avons pu le constater, de différentes nuances : il y en avait de jaune clair, d'orangées, de rouges [524] de brunes et de gris bleu. C'est sans doute par l'alternance de ces diverses couleurs, qui tenaient à la nature de la terre comme à la cuisson, que les architectes obtenaient les effets semblables à celui qu'offraient les murs d'Ecbatane.

Voici ce qu'Hérodote nous raconte de cette ville dont il attribue la fondation à Déjocès, roi des Mèdes, tandis que Diodore en fait honneur à Sémiramis :

« Les murailles de cette ville sont concentriques, et chaque enceinte surmonte l'enceinte voisine de la hauteur des créneaux. il y en a sept. Les créneaux de la première sont peints en blanc ; ceux de la seconde, en noir ; ceux de la troisième, en pourpre ; ceux de la quatrième, en bleu ; ceux de la cinquième sont d'un rouge orangé. Quant aux deux dernières, les créneaux de l'une sont argentés, et ceux de l'autre sont dorés. »

La couche d'argent et d'or des deux dernières enceintes devaient être métallique. Le blanc était de la chaux et le noir du bitume. Quant aux autres couleurs, elles étaient obtenues probablement par différentes nuances de briques. On élevait souvent en Chaldée des tours pyramidales à sept étages, ainsi diversement colorées. Les sept planètes et les couleurs qui leur étaient attribuées inspiraient ce genre de constructions.

On connaissait du reste en Mésopotamie les couleurs fabriquées : le rouge était de l'oxyde de cuivre ; le jaune, de l'oxyde de fer ; le blanc, de l'oxyde d'étain, et le bleu, du cobalt.

On colorait avec ces substances la pâte de verre qui servait d'émail ou de glaçure pour les briques et les poteries.

L'art du potier n'a pas été très fécond ni très ingénieux au point de vue des formes, en Babylonie pas plus qu'en Assyrie. Mais il se rattrapait sur les dimensions. Les plus grands objets d'argile qui jamais aient été cuits tout d'une pièce, étaient les cercueils. Tantôt ces cercueils étaient semblables à d'énormes couvercles, de la longueur du corps humain, recouvrant le mort et les quelques objets qu'on ensevelissait avec lui, tantôt ils étaient composés de deux parties, deux jarres énormes, enfermant l'une les jambes, l'autre la tête et le buste, et qui se soudaient au milieu.

On a retrouvé quantité de ces espèces de cercueils dans le sol de la Babylonie qui semble avoir été considéré comme une terre sacrée où se faisaient ensevelir les Assyriens eux-mêmes.

[525]



[Fig. 279.](#) Le roi Assur-Bani-Pal, à pied, suivi d'un serviteur retenant ses chevaux. (Bas-relief de Ninive, VII^e siècle avant J.-C.) Musée britannique.

[526]

Le bois et le cuir servaient à une foule d'usages et entraient tous deux dans la construction des vaisseaux.

Les Babyloniens naviguaient, non seulement sur leurs fleuves et sur leurs canaux, mais encore sur la mer, et ils auraient passé pour de grands voyageurs, comme le prouve cette parole d'Isaïe :

« Voici ce que dit le Seigneur qui vous a rachetés, le saint d'Israël : J'ai envoyé à cause de vous des ennemis à Babylone ; j'ai fait tomber tous ses appuis ; j'ai renversé les Chaldéens qui mettaient leur confiance dans leurs vaisseaux. »

Ces vaisseaux, dans lesquels ils mettaient leur confiance, étaient, sans nul doute, plus compliqués et plus solides que les barques employées sur les cours d'eau et que nous décrit Hérodote. Nous allons donner ici cette description, d'autant plus curieuse qu'elle s'applique encore presque exactement aux bateaux qui descendent de nos jours le Tigre et l'Euphrate.

« Je vais parler, dit l'historien grec, d'une autre merveille qui, du moins après la ville, est la plus grande de toutes celles qu'on voit en ce pays. Les bateaux dont on se sert pour se rendre à Babylone sont faits avec des peaux, et de forme ronde. On les fabrique dans la partie de l'Arménie qui est au-dessus de l'Assyrie, avec des saules dont on forme la coque et qu'on revêt au dehors de peaux. On les arrondit comme un bouclier, sans aucune distinction de poupe ni de proue, et on en emplit le fond de roseaux. On les abandonne au courant de la rivière, chargés de marchandises et principalement de vin de palmier. Deux hommes debout les gouvernent chacun avec une perche ; l'un retire la sienne pendant que son compagnon pousse l'autre. Ces bateaux ne sont point égaux ; il y en a de grands et de petits. Les plus grands portent jusqu'à cinq mille talents pesant. On transporte un âne dans chaque bateau ; les plus grands en ont plusieurs. Lorsqu'on est arrivé à Babylone et, qu'on a vendu les marchandises, on met aussi en vente la carcasse du bateau et la paille. Ils chargent ensuite les peaux sur leurs ânes et retournent en Arménie en les chassant devant eux : car le fleuve *

* Le Tigre, qui communiquait par des canaux avec l'Euphrate.

est si rapide qu'il n'est pas possible de le remonter ; et c'est par cette raison qu'ils ne font pas leurs bateaux de bois mais de peaux. Ils en construisent d'autres de même manière lorsqu'ils sont de retour en Arménie avec leurs ânes. »

L'industrie par excellence pratiquée à Babylone, celle pour laquelle cette ville n'avait pas de rivale dans le monde antique, c'était l'industrie des tissus. Depuis les plus légères mousselines, [527] jusqu'aux étoffes brochées et brodées, jusqu'aux lourds et somptueux tapis, tout ce qui venait de la Chaldée était acheté fort cher au loin. L'Asie antérieure est restée fidèle à cette tradition : les tapis de Perse et de Smyrne remplacent aujourd'hui, dans le luxe cosmopolite, les tapis si renommés de Babylone.

Au point de vue de l'industrie comme au point de vue des sciences, cette ville l'emportait sur sa rivale assyrienne. L'éclat des armes appartenait surtout à Ninive ; la science et l'opulence firent la gloire de Babylone. Ses ingénieux artisans, ses commerçants actifs répandirent ses produits dans le monde et lui apportèrent en échange les richesses des pays les plus lointains.

« Entre autres preuves que je vais donner de la richesse et des ressources de Babylone, dit Hérodote, j'insiste sur celle-ci : indépendamment des tributs ordinaires, tous les États du grand roi entretiennent sa table et nourrissent son armée. Or, de douze mois dont l'année est composée, la Babylonie fait cette dépense pendant quatre mois, et celle des huit autres se répartit sur le reste de l'Asie. Ainsi cette province produit le tiers de ce que produit toute l'Asie.)

Et Jérémie annonce que Dieu fera venir contre Babylone, cette ville fameuse parmi les nations, une multitude de peuples qui tous pourront s'enrichir de ses dépouilles.

Aujourd'hui encore, il reste synonyme de faste, de plaisir et de joie sensuelle, le nom de Babylone. Nulle capitale n'eût jamais une renommée plus éblouissante et plus tentatrice. Revêtue de ses broderies rares, couchée sur ses tapis splendides, cette fille lascive de l'Orient conviait le monde à sa fête d'éternelle volupté. Aussi, comme elle était vraie cette définition dont l'âpre prophète juif crut la flétrir, et qui

remplit encore nos cerveaux de visions pleines de charme et de poésie : « Babylone est une coupe d'or dans la main du Seigneur ; toutes les nations ont bu de son vin, et elle a enivré la terre. »

[528]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.
LIVRE QUATRIÈME
LA CIVILISATION CHALDÉO-ASSYRIENNE

Chapitre 5

**Institutions politiques
et sociales, mœurs et coutumes**

**§ 1er. INSTITUTIONS POLITIQUES
ET SOCIALES**

La vie politique et la vie privée se ressemblèrent dans leurs principaux traits chez les Assyriens et les Babyloniens.

Les deux peuples, d'abord assez différents de mœurs, de constitution, d'origine et de caractère, finirent par se fondre presque complètement. L'élément sémitique l'emporta par la puissance des armes ; mais l'influence intellectuelle des anciens sages chaldéens, perpétuée par leurs descendants, resta toujours prépondérante.

La force brutale régnait davantage en Assyrie, tandis que la culture élevée de Babylone empêcha cette ville de jamais déchoir, même durant les siècles de soumission à sa rivale.

La situation diverse des deux nations tourna aussi leur activité en des voies un peu différentes. Les Babyloniens furent un des grands peuples maritimes de l'antiquité. Le double estuaire du Tigre et de

l'Euphrate, s'ouvrant dans le golfe Persique, leur indiquait tout naturellement le chemin des rivages opulents et lointains : l'Inde aux trésors inépuisables et l'Éthiopie si riche en or, en ivoire et en parfums.

Les Assyriens, au contraire, confinés dans la Haute-Mésopotamie, ne furent jamais des marins. Pourquoi d'ailleurs eussent-ils travaillé à acquérir une qualité contraire à leur situation et à leur génie, alors que leurs victoires les rendaient maîtres des merveilleuses marines de Tyr et de Babylone, et qu'aux deux bouts de leur empire, par la Chaldée comme par la Phénicie, ils faisaient de la mer leur sujette.

Une autre différence que nous devons noter entre les deux

[529]



[Fig. 280.](#) Le roi Assur-Nazir-Pal faisant une libation. (Bas-relief du palais de Nimroud, IX^e siècle avant J.-C.) Musée Britannique.

[530]

peuples avant de décrire les nombreuses institutions qui leur étaient communes, est celle qui existait entre leurs gouvernements.

Babylone fut toujours tant soit peu théocratique, tandis que Ninive courbait la tête devant un maître absolu.

L'Assyrie fut une monarchie militaire. Son existence même dépendait de cette forme de gouvernement. L'empire, sans limites naturelles, et composé de pays très disparates, ne pouvait être maintenu que par une main de fer. Non seulement le roi de Ninive devait être implacable et despotique, mais il devait forcément être un conquérant toujours en marche. Il lui fallait sans cesse ressaisir des pays vaillants et impatientes du joug, tels que la Babylonie, l'Arménie, la Phénicie, la Palestine. Dès qu'il interrompit un seul instant sa rude tâche, ce ne fut pas une diminution qui en résulta pour l'Assyrie, ce fut une disparition complète. La coalition des peuples révoltés, s'élançant, au premier triomphe, contre la ville orgueilleuse et haïe, la transforma en un monceau de ruines.

Ninive ne vécut donc qu'au prix de luttes incessantes. Le jour où elle tomba, ce fut pour ne pas se relever. Les causes qui l'avaient rendue la maîtresse du monde pendant des siècles furent les mêmes qui amenèrent sa disparition totale et qui l'effacèrent à jamais du rang des nations.

Aussi lorsque nous lisons dans Diodore la peinture de la vie molle et oisive de ses souverains, celle des débauches fameuses de Sardana-pale, nous voyons immédiatement que ce sont là de pures légendes, qu'il emprunta, comme il nous le dit lui-même, à Ctésias. Nous avons aujourd'hui des témoins plus rigoureusement exacts que l'historien grec. Et ces témoins, qui sont des textes originaux et des monuments, s'accordent avec la logique pour nous montrer les rois d'Assyrie comme autant de guerriers infatigables et héroïques, nécessairement impitoyables et cruels, qui ne se délassaient de leurs formidables guerres que dans des chasses pleines de dangers, où ils luttèrent corps à corps avec les énormes lions du désert.

Même en faisant la part de la flatterie que purent insinuer les artistes courtisans dans la mise en scène de leurs bas-reliefs, il reste [531] encore assez d'exploits de tout genre au compte des monarques

assyriens, pour qu'on ne puisse voir dans le Sardanapale de Diodore, alors même qu'il aurait existé, qu'une très rare exception.

Cette légende de Sardanapale, qu'aucun indice ne permet de ranger parmi les documents authentiques, est pourtant si célèbre qu'elle mérite d'être rappelée ici, et que nous la citerons textuellement :

« Sardanapale, le dernier roi des Assyriens et le trentième depuis Ninus, surpassa tous ses prédécesseurs en luxure et en fainéantise. Non seulement il se déroba aux yeux du public, mais il mena tout à fait la vie d'une femme ; passant son temps au milieu de ses concubines, il travaillait la pourpre et la laine la plus fine, portait une robe de femme, se fardait le visage avec de la céruse et s'enduisait tout le corps avec des préparations dont se servent les courtisanes ; enfin il se montra plus mou que la femme la plus voluptueuse. De plus, il s'efforçait de donner à sa voix un timbre féminin, et s'abandonnait sans réserve, non seulement aux plaisirs que peuvent procurer les boissons et les aliments, mais encore aux jouissances de l'amour des deux sexes, abusant sans pudeur de l'un et de l'autre. Enfin, il était arrivé à un tel degré de honteuses débauches et d'impudence, qu'il composa lui-même son épitaphe, qu'il fit mettre sur son tombeau par ses successeurs. Cette épitaphe, écrite en langue barbare, fut plus tard ainsi traduite par un Grec :

« Passant, sûr que tu es né mortel, ouvre ton âme au plaisir ; il n'y a plus de jouissances pour celui qui est mort. Je ne suis que de la cendre, moi, jadis roi de la grande Ninive ; mais je possède tout ce que j'ai mangé, tout ce qui m'a diverti, ainsi que les plaisirs que l'amour m'a procurés. Ma puissance et mes richesses seules ne sont plus. »

Aucune des inscriptions retrouvées en Assyrie ne présente un pareil langage. Toutes, depuis les stèles commémoratives semées par les rois sur les chemins que parcoururent leurs armées victorieuses, jusqu'à celles qui couvrent les murs de leurs palais, célèbrent leurs actions héroïques et jamais leurs plaisirs.

Il n'y est pas fait davantage allusion à leurs amours. Les Assyriens semblent, les premiers, avoir pratiqué au point de vue des femmes cette réserve, devenue générale en Orient, qui n'admet pas qu'on montre ou qu'on représente l'épouse, ni même qu'on parle d'elle.

Les Babyloniens n'eurent pas du tout, comme nous le verrons plus loin, le même sentiment sur ce sujet.

C'était par sa valeur guerrière, mais aussi par son impitoyable cruauté, que le maître assyrien faisait respecter ses lois. Nous avons [532] déjà parlé de la férocité ninivite contrastant avec la civilisation avancée et le sentiment artistique de ce peuple.

C'est un trait marquant qu'il nous faut relever encore. Jamais, chez aucune race, le ciseau délicat du sculpteur ne se prêta à reproduire, dans tous leurs détails, plus horribles scènes de boucherie brutale ou de tortures raffinées.

Ici, ce sont des scribes qui dénombrent sur des tablettes les têtes coupées, amoncelées devant eux. Ailleurs, ce sont des troncs privés de bras et de jambes ; plus loin, de longues files de prisonniers, un anneau passé à la lèvre ou dans les narines, attendent leur arrêt, tandis que le roi, combinant de nouveaux supplices, appuie orgueilleusement son pied sur le front prosterné du malheureux qui se trouve le plus proche ou crève lui-même les yeux à un prisonnier. D'autres, plantés sur des pals forment de longues files lugubres ; d'autres encore, fixés par les pieds et les mains contre le sol ou contre un mur, sont savamment et lentement écorchés vifs. L'artiste met une complaisance spéciale à décrire ce dernier genre de supplice, l'un des plus en honneur dans la monstrueuse Assyrie. Le bourreau, son couteau pointu à la main, découpe délicatement des lignes régulières avant de soulever la peau, afin de ne pas gêner la dépouille humaine, qui revêtira ensuite comme un trophée les murs extérieurs du palais.

Jusque dans cette scène intime d'un bas-relief où le roi et la reine prennent leur repas sous les guirlandes de pampres, parmi les arbres d'un jardin, entre des eunuques attentifs qui balancent autour d'eux, les larges éventails, tandis qu'ils lèvent simultanément la coupe à leurs lèvres comme s'ils portaient l'un à l'autre quelque toast amoureux, près d'eux, suspendue à une branche, la tête d'un roi ennemi récemment vaincu, montre ses yeux convulsés et laisse tomber encore une dernière goutte de sang sur le feuillage qui frissonne.

Lorsque l'on a quitté, comme nous l'avons fait dans cet ouvrage, la douce, rêveuse et poétique Égypte, pour pénétrer dans ce pays, qui, l'un des premiers, forgea le fer et l'acier en lames redoutables, et qui, grâce à l'impitoyable métal, se gorgea de sang pendant des siècles, on éprouve, pour ces Sémites au nez busqué, aux membres musculeux et trapus, à la physionomie brutale, une invincible horreur. [533] On

songe aux têtes charmantes, presque féminines, des jeunes Pharaons ; aux corps élancés, graciles, que l'on a vus sur les murs des hypogées, accomplissant des rites pacifiques. On songe surtout aux exquises silhouettes de femmes qui peuplent d'une façon si charmante l'ombre des sépulcres dans la vallée du Nil.



[Fig. 281.](#) Assur-Bani-Pal sur son char suivi de ses esclaves. (Bas-relief de Ninive, VII^e siècle avant J.-C.) Musée Britannique.

L'Égypte possédait à un très haut degré le sentiment de la grâce et de la beauté féminines. En Mésopotamie, l'on ne retrouve plus rien de pareil. L'Assyrien, nous l'avons vu, ne peint que très exceptionnellement la femme ; quant aux images plus nombreuses que nous ont laissées d'elle les sculpteurs et les lapidaires de Babylone, ce sont d'horribles caricatures, chez qui la laideur du visage n'a d'égale que la lourdeur disgracieuse du vêtement, cette longue robe à volants, qui ne laisse en rien deviner la souplesse ou l'élégance du corps.

Le roi, en Assyrie, était le centre de tout, de la religion comme de la vie [534] militaire et civile de son peuple. Il était sur la terre le représentant du grand dieu Assur ; il en était aussi le lieutenant et le pontife. Il commandait les armées en son nom, et accomplissait les rites devant ses autels. C'était pour courber les nations sous son joug ; qu'il s'en allait sans cesse à la conquête du monde.

Pour les Assyriens, la personne du roi se confondait un peu avec celle du dieu. Le respect dont on entourait le souverain avait quelque chose de religieux. Nul ne pouvait lui adresser directement la parole. Sur les bas-reliefs on ne voit que deux sortes d'officiers en conversation avec lui : le grand-vizir et le chef des eunuques.

En Babylonie, au contraire, le roi subissait l'influence de la caste sacerdotale. Ces mages fameux, descendus des premiers Chaldéens, et qui se transmettaient de génération en génération le trésor de la science, formaient une sorte d'oligarchie puissante. Diodore fait d'eux une caste héréditaire ; pourtant il y a exemple que des étrangers, tels que Daniel, s'il faut en croire la Bible, ont été admis dans leurs rangs.

Dans le livre du prophète juif, on peut voir quelle était l'autorité de ces mages auxquels appartenaient les plus hauts emplois sacerdotaux et civils. Le roi lui-même n'agissait que d'après leurs conseils, d'après l'interprétation qu'ils donnaient de ses songes, ou les augures qu'ils tiraient de l'état du ciel.

L'esprit guerrier, qui fut surtout celui de l'Assyrie, se communiqua plus tard à Babylone. Cette ville, raffinée et savante, égala sous le Second Empire, en folies cruelles et ambitieuses, sa féroce rivale du Nord, et mérita d'être surnommée par Jérémie « le marteau de toute la terre. » Elle grandit soudain alors et périt ensuite par les mêmes rai-

sons qui avaient causé la longue puissance, puis la ruine complète de Ninive.

Ces vastes empires des Assur-bani-pal et des Nabuchodonosor étaient gouvernés par des chefs ou satrapes, dont les velléités d'indépendance et les révoltes n'étaient pas un des moindres dangers pour le maître, qui devait les tenir sans cesse courbés sous son joug de fer. Voici ce que Diodore nous apprend de ce vaste système d'administration, sur lequel nous ne possédons d'autres renseignements que les siens.

« Pour la sécurité de l'empire et dans le but de maintenir ses sujets dans [535] l'obéissance, le roi levait annuellement un certain nombre de soldats dont les chefs étaient choisis dans chaque province ; il rassemblait toutes ses troupes en dehors de la ville, et donnait à chaque nation un gouverneur très dévoué à sa personne ; à la fin de l'année, il congédiait ses troupes et en faisait lever de nouvelles en nombre égal. Par ce moyen, il maintenait tous ses sujets en respect, et par la présence de ses soldats campés en plein air, il montrait aux insubordonnés et aux rebelles une vengeance toute prête ; le renouvellement annuel de ces troupes avait pour résultat que les chefs et les soldats étaient licenciés avant d'avoir appris à se connaître mutuellement, car un long séjour dans les camps donne aux chefs l'expérience de la guerre et les dispose souvent à se révolter et à conspirer contre leur souverain. Le roi nommait dans chaque province les commandants de l'armée, les satrapes, les administrateurs, les juges, et pourvoyait à tous les besoins du gouvernement. »

Nous ne savons rien de la discipline des armées assyriennes et peu de chose de leur tactique. Mais les bas-reliefs nous montrent les détails de leurs armes et de leur équipement, et nous pouvons juger de leur immense supériorité à ce point de vue sur tous leurs contemporains. Leurs armes défensives consistaient en casques, cuirasses, boucliers, cottes de mailles, hautes et fortes chaussures. Leurs armes offensives, l'arc, l'épée, le javelot, la fronde, la pique, certaines machines d'attaque, béliers et catapultes, représentent la perfection pour l'époque.

Les troupes se divisaient en infanterie et en cavalerie, et possédaient en outre des chariots de guerre.

Les armées asiatiques ont toujours été extrêmement nombreuses. La multitude des soldats suppléait à leur manque de discipline. On peut se représenter celles de l'Assyrie et de la Babylonie comme semblables à cette foule immense et désordonnée que Xerxès lança sur la Grèce. Cependant, quelque complaisance d'imagination qu'on mette à se les représenter, il est difficile de croire Diodore dans la description qu'ils nous fait des forces que la légendaire Sémiramis rassembla pour attaquer l'Inde.

« Son armée se composait, dit-il, toujours d'après Ctésias, de trois millions de fantassins, de cinq cent mille cavaliers et de cent mille chars de guerre. Il y avait de plus cent mille hommes montés sur des chameaux et armés d'épées de quatre coudées de long. »

Les Assyriens, et surtout les Babyloniens excellaient dans l'art des sièges. Ils employaient des machines de guerre que nous voyons représentées sur leurs bas-reliefs.

Les sources de la grandeur du double empire de la Mésopotamie [536] furent à égal titre la puissance des armes et l'activité du commerce. Si ses chariots de guerre, ses cavaliers et la masse invincible de ses troupes firent trembler l'Orient pendant des siècles, le mouvement prodigieux de son trafic emplit ce même Orient et ne servit pas moins à sa richesse et à sa gloire.

Nous avons dit comment ce commerce avait pris naissance. Nous avons montré, en décrivant la situation géographique de l'empire chaldéo-assyrien, que cette situation pouvait être indiquée en un mot : une route. La Mésopotamie formait la grande route du monde connu, route semée de relais et d'entrepôts, et aboutissant par ses deux extrémités aux deux têtes du commerce maritime de l'antiquité : Babylone et Tyr.

Tyr, grâce à ses marins, réunissait sur ses marchés tous les produits des côtes méditerranéennes : les fines étoffes et les broderies de l'Égypte, le fer de Chypre, les beaux vases d'airain, les chevaux et les esclaves de Grèce, l'argent du Pont ou de l'Espagne ; elle allait chercher l'étain jusqu'aux îles Cassitérides, près des côtes de la Grande-Bretagne ; elle ajoutait à tous ces objets précieux les chefs-d'œuvre de sa propre industrie, de celle de ses voisins, et leurs productions agricoles : ses étoffes de pourpre, le bois des cèdres du Liban, les laines

teintes de Damas, le froment, le baume, le miel, l'huile et la résine d'Israël, les agneaux, les béliers, les boucs des peuplades pastorales de l'Arabie.

Quant aux navires de Babylone, ils allaient chercher les perles de cette mystérieuse Ophir, qui, sans doute était une île du golfe Persique ou de l'Océan Indien ; ils rapportaient l'or, l'ivoire et l'ébène de l'Éthiopie ; les parfums, les mousselines, les châles, les pierres précieuses de l'Inde.

Puis toutes ces merveilles s'échangeaient de l'une à l'autre des deux villes, alimentant les longues caravanes dont tous les chemins de la Mésopotamie étaient encombrés.

Des entrepôts nombreux étaient établis dans toute l'Asie antérieure, et le luxe du monde entier venait s'y satisfaire, laissant en échange des monceaux d'or dans ces contrées favorisées.

Babylone et Ninive ne se contentaient pas d'ailleurs d'être, avec Tyr, les courtières en marchandises de l'univers. Elles avaient aussi leurs manufactures, d'où sortaient des tapisseries superbes, des [537] ouvrages en broderies, des housses de chevaux magnifiques et des meubles précieux.

Le Tigre et l'Euphrate facilitaient le transport des objets de trafic ; on se servait aussi de nombreux canaux, et l'on voyait, dans les plaines de la Mésopotamie, comme aujourd'hui dans celles de la Hollande, les navires circuler au milieu des champs.

Le mot de navire est peut-être d'ailleurs un peu ambitieux pour les constructions navales des Babyloniens et des Assyriens, au moins pour les vaisseaux qui circulaient en eau douce. Pendant longtemps ce ne furent que des radeaux soutenus par des peaux gonflées ; plus tard, les bateaux se compliquèrent un peu, par l'exemple de ceux des Phéniciens, mais ils ne furent guère que de simples barques.



[Fig. 282.](#) Guerrier assyrien. (Bas-relief du palais de Sargon, à Khorsabad, VIII^e siècle avant J.-C.) Musée du Louvre.

Sur ces appareils primitifs, on transportait pourtant les objets les plus lourds : des chevaux, des chariots, [538] des planches, des pierres, et même des colosses. Les bas-reliefs en font foi, et Diodore nous le raconte :

« Sémiramis, dit-il, fit extraire des montagnes de l'Arménie, et tailler un bloc de pierre de cent trente pieds de longueur sur vingt-cinq d'épaisseur ; l'ayant fait traîner par un grand nombre d'attelages de mulets et de bœufs, sur les rives de l'Euphrate, elle l'embarqua sur un radeau, et le conduisit, en descendant le fleuve, jusqu'à Babylone, où elle le dressa dans la rue la plus fréquentée. Ce monument, admiré de tous les voyageurs, et que quelques-uns nomment obélisque, en raison de sa forme, est compté au nombre des sept merveilles du monde. »

Quelques lignes plus haut, le même historien nous parle des entrepôts établis sur les rives des deux fleuves pour les marchandises venant de la Médie et des pays voisins.

Hérodote nous d'écrit en détail cette longue route qui, reliant le monde occidental au monde oriental, s'étendait des rives de la Méditerranée à celles du golfe Persique. Évidemment, il devait y avoir plusieurs chemins, mais pas plus de trois ou quatre principaux. Nous avons déjà suivi la grande voie militaire allant de l'Égypte à Ninive par Mageddo et Karkémis. Nous allons citer celle qui forme l'itinéraire d'Hérodote, et qui va de Sardes à Suse, car nous ne saurions trop insister sur ce fait que la double vallée du Tigre et de l'Euphrate fut la grand'route de l'univers durant l'antiquité, et que là fut la cause première de la naissance et du développement de Ninive et de Babylone.

« Il y a sur toute cette route des maisons royales ou stathmes* et de très belles hôtelleries : ce chemin est sûr et traverse des pays très peuplés. On voyage (en quittant Sardes) de Lydie en Phrygie, et l'on y rencontre vingt stathmes. Au sortir de la Phrygie, on trouve l'Halys, sur lequel il y a des portes, qu'il faut nécessairement passer pour traverser ce fleuve, et un fort considérable pour la sûreté de ce passage. On parcourt ensuite la Cap-

* Sortes de caravansérails où les étrangers étaient accueillis avec la large hospitalité orientale.

padoce jusqu'aux frontières de la Cilicie en vingt-huit journées. Mais, sur cette frontière même, il faut passer deux défilés et deux forts, après quoi on fait dans la Cilicie trois journées de marche. L'Euphrate, qu'on passe en bateaux, lui sert de bornes et la sépare de l'Arménie. On fait en Arménie quinze journées et l'on y rencontre quinze stathmes et des troupes en chacun ; ce pays est arrosé par quatre fleuves navigables qu'il faut nécessairement traverser. Le premier [539] est le Tigre ; le deuxième et le troisième ont le même nom, quoiqu'ils soient très différents et qu'ils ne sortent pas du même pays, car le premier prend sa source en Arménie, et l'autre dans le pays des Matianiens. Le Gynde, que Cyrus partagea en trois cent soixante canaux, est le quatrième. De l'Arménie, on entre dans la Matiane, où l'on fait quatre journées. On traverse ensuite la Cissie en onze journées, jusqu'au Choaspe, fleuve qu'on passe aussi en bateau, et sur lequel est la ville de Suse. De Sardes à Suse, il y a donc en tout cent onze journées et cent onze stathmes. »

Si la situation géographique de la Babylonie et de l'Assyrie développa leur commerce, la nature des deux pays força les habitants à donner de grands soins à l'agriculture.

Ces plaines sablonneuses ne deviennent fécondes qu'au moyen d'irrigations pratiquées constamment et sur une grande échelle. Partout autrefois elles étaient sillonnées de canaux. Ceux de la Basse-Mésopotamie se trouvaient à fleur de sol ; mais en Assyrie, les rivières étant plus encaissées, il fallait appliquer différents systèmes pour élever les eaux.

La charrue était en usage ; la légèreté du sol ne demandait point un grand perfectionnement pour cet instrument, qui resta assez primitif.

L'Assyrie et la Babylonie offraient à peu près les mêmes produits, et surtout une grande abondance de grains : froment, seigle, millet. Mais la première était plus riche en vin et la seconde en dattes. La culture des palmiers-dattiers formait la principale occupation des paysans babyloniens. Hérodote nous raconte qu'ils liaient les branches du palmier mâle à celles du palmier femelle, afin que celui-ci fût plus sûrement fécondé.

Les inscriptions et les bas-reliefs de Babylone et de Ninive sont muets sur l'agriculture et le commerce, ces deux grands soucis de la population. L'art des deux fières capitales élimine absolument le peuple. Le laboureur et l'artisan n'ont point posé devant les sculpteurs, qui ne représentaient que des dieux, des rois ou des guerriers.

Les documents écrits nous en apprennent davantage sur cet élément civil qui disparaît parmi l'altière société des statues. Dans la bibliothèque d'Assur-bani-pal, les prescriptions relatives aux champs et les contrats de vente ou de prêt, par leur nombre comme par leur minutie, sont venus ajouter leur témoignage à celui des [540] historiens juifs et grecs, qui vantent l'habileté financière et la science agricole des peuples de Mésopotamie.

C'était, ne l'oublions pas, la race sémitique qui, définitivement, avait dominé dans cette contrée. Or le génie de cette race, depuis Jacob profitant de la faim de son frère pour lui acheter son droit d'aînesse contre un plat de lentilles, a été le génie de l'échange avantageux.

La passion mercantile est innée chez le Sémite ; mais il apporte à la satisfaire une grande patience et une grande prudence ; l'ardeur au gain s'accompagne chez lui d'une infatigable ardeur au travail, et l'une s'ennoblit un peu par l'autre. Il est toujours marchand, s'il n'est pas toujours usurier. Les tablettes de Koyoundjik en sont une nouvelle preuve. L'intérêt de l'argent y paraît énorme, s'élevant à 25 pour 100. Mais les nombreux témoins qui, suivant la coutume, apposaient leur cachet ou la marque de leur ongle sur les engagements et les contrats, montrent que tout se passait ouvertement et régulièrement.

Nous y trouvons, par exemple, des actes comme le suivant, stipulant :

« La vente d'une maison en construction, avec ses poutres, ses colonnes, ses matériaux, située dans la ville de Ninive, bornée par la maison de Mannuki-ahé, bornée par la maison de Ankia, bornée par la place des marchés. »

« Et Sil-Assur, le préposé égyptien, l'a acquise moyennant une mine d'argent de Sarladuri, de Ahassuru, et de la femme Amat-Sula, l'épouse de son mari... »

Outre l'acquéreur et les vendeurs, sept témoins ont apposé leurs noms sur cet acte de vente.

Les institutions politiques et sociales des peuples chaldéo-assyriens, ou plutôt les grands traits que nous en pouvons connaître,

nous prouveraient, à défaut du type physique de ces peuples et de nombreux autres indices, que les Sémites finirent par absorber complètement les primitifs habitants de la Chaldée. Seulement, ainsi qu'il arrive toujours dans ces sortes de mélanges, l'influence de la race plus intelligente et plus instruite persista, même lorsqu'elle fut noyée dans la plus nombreuse et la plus brutale. L'Assyrie respecta toujours, et s'assimila autant qu'il fut en son pouvoir, la civilisation et les sciences des anciens Chaldéens.

[541]

Mais les traits distinctifs des Sémites l'emportent dans l'organisation sociale et politique comme dans les institutions. Ces traits sont l'esprit théocratique et militaire, la férocité, la passion du gain et du commerce, et l'absence de goût artistique. Les siècles ne les ont pas changés.

§ 2. MOEURS ET COUTUMES

Les usages de la vie privée chez les Assyriens et les Babyloniens nous sont beaucoup moins connus que ceux des Égyptiens. Les peintures détaillées des syringes et des mastabas n'ont pas d'équivalent en Mésopotamie. Les tombes asiatiques ne nous ont pas gardé tous les curieux secrets que nous pouvons lire dans celles de la vallée du Nil. Cependant, elles aussi, ont quelque chose à nous révéler.

Nous avons décrit déjà ces gigantesques poteries qui servaient de cercueils sur les bords de l'Euphrate. C'était, soit un immense couvercle de sept pieds de long sur deux ou trois de large et de haut, recouvrant le sol de briques et le lit de roseaux sur lequel reposait le mort ; soit un double vase, enfermant le corps à peine plié aux genoux. Il existait aussi des caveaux, sortes de tombeaux de famille, construits en briques et dans lesquels on a retrouvé jusqu'à onze squelettes.



[Fig. 283.](#) Guerriers combattant. (Bas-relief assyrien.) D'après Layard.

[542]

Ces différents abris funéraires étaient toujours enfouis dans le sol, ou plutôt ensevelis dans des monceaux de terre qui s'élevaient en monticules. Le sol de la Chaldée se trouve hérissé de ces monticules ; et, l'on peut croire, d'après leur grand nombre, que cette région était considérée comme une terre sainte dans laquelle les Assyriens eux-mêmes tenaient à dormir leur éternel sommeil.

Tous les squelettes que l'on a retrouvés tenaient dans la main gauche un vase de cuivre ; auprès d'eux, des plats en terre ou en métal gardaient encore des débris d'aliments : noyaux de dattes, arêtes de poisson, os de volailles.

L'usage, si répandu dans toute l'antiquité, de munir le défunt des provisions que l'on croyait nécessaires pour son grand voyage dans l'inconnu, existait donc en Mésopotamie.

Sur tous les autres points, les tombes sont muettes, et nous devons recourir aux bas-reliefs et aux récits des historiens grecs pour connaître les usages de la vie privée à Ninive et à Babylone.

Les bas-reliefs, qui nous montrent dans les plus minutieux détails tout ce qui concerne l'armée, nous fournissent peu de documents relatifs à l'existence des particuliers.

Cependant nous pouvons présumer, d'après la magnificence des costumes, la richesse des harnachements, le fini des armes, que les métiers les plus divers florissaient dans les deux capitales et que le luxe y était très développé. Hérodote nous décrit ainsi le vêtement des Babyloniens :

« Voici, dit-il, quel est leur habillement : ils portent d'abord une tunique de lin qui leur descend jusqu'aux pieds, et par-dessus une autre tunique de laine ; ils s'enveloppent ensuite d'un petit manteau blanc. La chaussure qui est à la mode de leur pays ressemble presque à celle des Béotiens. Ils laissent croître leurs cheveux, se couvrent la tête d'une mitre et se frottent tout le corps de parfums. Ils ont chacun un cachet, et un bâton travaillé à la main, au haut duquel est ou une pomme, ou une rose, ou un lis, ou un aigle, ou toute autre figure, car il ne leur est pas permis de porter de canne ou de bâton sans un ornement caractéristique. Tel est leur ajustement. »

Cette singulière défense à propos de l'ornement du bâton nous est plus compréhensible qu'elle ne le fut sans doute pour Hérodote. D'abord il faut admettre qu'elle portait plutôt sur le cachet que sur le bâton, ou que la pomme de la canne pouvait au besoin servir de sceau. Or nous avons vu quelle était l'importance de cet emblème [543] caractéristique personnel à chacun, et qui, apposé sur l'argile molle, servait de signature légale. La contrefaçon en était sans doute aussi rigoureusement interdite que, chez nous, celle des griffes commerciales ou des marques de fabrique.

L'habillement décrit par l'historien grec était celui des gens de classe moyenne. Les prêtres et surtout les rois nous sont représentés dans de plus somptueux atours. Leurs longs vêtements sont brodés des plus riches dessins et garnis de franges et de glands. Ce genre d'ornement passait sans doute en Mésopotamie pour le dernier mot de l'élégance. Les franges et les glands surchargent les habits des personnages importants et embellissent les magnifiques harnais des chevaux attelés aux chars de guerre du roi.

Pour les classes inférieures, la coutume générale était d'aller nu-tête et nu-pieds. L'épaisse chevelure crépelée des Assyriens suffisait sans doute à les protéger contre l'ardeur du soleil. Les prêtres, les hauts dignitaires, et surtout les officiers du palais portaient des coif-

fures, qui variaient suivant l'emploi exercé, et dont quelques-unes avaient des formes élevées et bizarres. Les rois avaient la tête couverte d'une tiare analogue au bonnet actuel des Persans.

Quant aux chaussures, elles étaient également d'un usage restreint, ne servant qu'aux gens riches, aux princes ou aux guerriers. Cependant, il en existait différents genres, depuis la simple sandale jusqu'à la haute bottine qui montait presque au genou des soldats.

La partie de la toilette qui obtenait le plus de soin minutieux, chez les Assyriens de toutes classes, c'était l'arrangement des cheveux et de la barbe. Qu'il s'agisse d'un roi ou d'un bouvier, d'un prêtre ou d'un laboureur, toutes les têtes à ce point de vue se ressemblent et paraissent sortir des mains du coiffeur. Le désordre du combat ne semble même pas parvenir à déranger le savant agencement des boucles. Parfois un bandeau ou un simple ruban retient les mèches trop abondantes. Le plus souvent, les cheveux sont simplement rejetés en arrière et s'étagent sur la nuque en plusieurs rangs de petites boucles régulières. La barbe est longue et frisée symétriquement, comme au petit fer.

Les Assyriens avaient sans doute une nature de cheveux et de barbe telle qu'on en rencontre souvent chez les Sémites, c'est-à-dire [544] fort épais et roulés naturellement jusqu'à être presque crépus. La façon qu'ils leur donnaient serait impossible à obtenir et surtout à maintenir avec des chevelures lisses.

Nous connaissons malheureusement très peu de chose sur la condition de la femme en Mésopotamie au temps de la grandeur de Babylone et de Ninive. Sa beauté, son habillement, ses goûts, ses occupations, ne nous sont dépeints nulle part. On peut à coup sûr présumer que, semblable à toutes ses sœurs, elle se préoccupait fort de ce qui pouvait ajouter à sa grâce naturelle, et qu'elle trouvait, parmi les étoffes, les bijoux, les parfums fabriqués ou importés, de nombreux aliments à sa passion d'élégance et de coquetterie.

La grande dame habitant la puissante Ninive ou la voluptueuse Babylone, ne devait certainement pas le céder à ces vaniteuses filles de Sion, dont parle Isaïe :



[Fig. 284.](#) Guerriers assyriens embarquant un char de guerre et se préparant à traverser une rivière sur des outres gonflées. (Bas-relief.) D'après Layard.

« Parce que les filles de Sion se sont élevées, dit l'austère prophète, parce qu'elles ont marché la tête haute, en faisant des signes des yeux et des gestes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas, et étudié toutes leurs démarches ; »

« Le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, et il fera tomber tous leurs cheveux. »

« En ce jour-là le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs croissants d'or, »

« Leurs colliers, leurs filets de perles, leurs bracelets, leurs coiffes, »

« Leurs rubans de cheveux, leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de parfums, leurs pendants d'oreilles. »

[545]

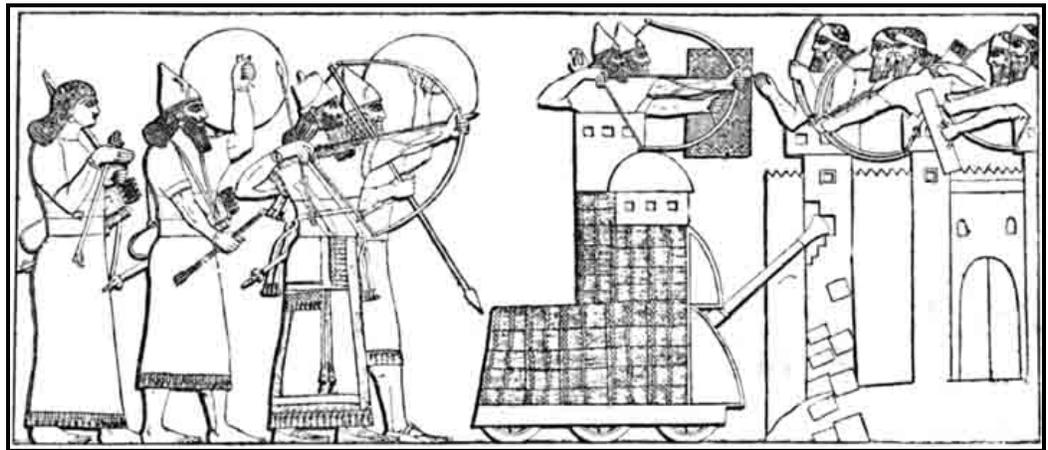
« Leurs bagues, leurs pierreries qui leur pendent sur le front, »

« Leurs robes magnifiques, leurs écharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamants, »

« Leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux et leurs habillements légers qu'elles portent en été. »



[Fig. 285.](#) Roi assyrien assiégeant une citadelle. (Bas-relief de Ninive.) D'après Layard.



[Fig. 286.](#) Assyriens sapant une forteresse avec un délier. (Bas-relief de Ninive.) D'après Layard.

L'usage des bijoux et des parfums n'était pas d'ailleurs réservé uniquement aux femmes. Nous avons cité le passage où Hérodote nous raconte que les Babyloniens se frottaient tout le corps avec des onguents. Quant aux Assyriens, on voit, d'après les bas-reliefs, qu'ils portaient des colliers, des bracelets, des cercles au haut du bras, et même des boucles d'oreilles. Nul doute qu'ils ne fussent [546] possé-

dés de cet amour immodéré pour les parures coûteuses et voyantes qui est l'un des traits distinctifs des Sémites.

Cependant, nous l'avons dit, les Ninivites étaient, selon toute apparence, une nation plus rude, plus austère que les Babyloniens. Loin de s'amollir dans le demi-jour des harems, ses chefs ne quittaient le champ de bataille que pour affronter journallement les bêtes fauves dans des chasses dangereuses. On a pu supposer qu'ils étaient monogames.

Tout autres étaient les mœurs de la voluptueuse Babylone, plus raffinée, moins avide de gloire et de sang, fière de sa supériorité intellectuelle, éprise de toutes les jouissances de l'esprit et de la chair, et cherchant surtout à dominer par le prestige de sa science et par la fascination de son luxe.

La polygamie était largement pratiquée à Babylone, au moins chez les souverains. Daniel, décrivant le festin de Balthasar, parle des femmes et des concubines du roi, qui y étaient présentes. Nous voyons aussi par ce trait que l'usage n'était pas de tenir les femmes enfermées. Les sculpteurs et les graveurs babyloniens sont moins discrets que leurs émules d'Assyrie en ce qui touche les femmes. Il est vrai que les images qu'ils nous en ont laissées sont fort peu gracieuses ; mais nous devons supposer que les artistes manquaient d'adresse plutôt que les modèles de beauté.

La polygamie des rois de Babylone n'empêchait pas qu'il n'y eût une femme qui, seule, entre toutes les autres, eût réellement le titre d'épouse et partageât les honneurs royaux. Sa dignité ne lui permettait même pas de se mêler aux femmes dont son seigneur s'entourait au milieu de l'orgie. On peut le supposer du moins d'après certains passages du récit de Daniel sur le festin de Balthasar.

La scène de débauche avait atteint aux dernières limites de la licence ; les courtisans et les femmes buvaient le vin dans les vases sacres du temple de Jérusalem ; les sons de la musique et les éclats de la joie bruyante parvenaient sans doute jusqu'à la reine, retirée dans ses appartements. Mais soudain le bruit cesse ; un silence inquiétant, lugubre plane sur le palais, silence rendu plus profond et plus terrible par le bourdonnement à peine éteint des clameurs qui l'ont précédé. La reine solitaire se lève en tremblant. Elle appelle. [547] Des serviteurs effarés lui disent qu'une apparition sinistre a jeté l'épouvante au milieu

de la fête, et que Balthasar lui-même reste pâle et anéanti sur son trône, le cœur glacé d'épouvante. Elle s'émeut alors à l'idée qu'un danger plane sur son seigneur ; elle se rappelle le nom d'un homme qui peut-être pourra l'éclairer et le sauver ; et, possédée par cette pensée, elle entra dans la salle du festin et lui dit : « O roi ; vivez à jamais ; que vos pensées ne se troublent point et que votre visage ne change point. »

Et elle lui rappelle le nom de Daniel, « cet homme qui a dans lui-même l'esprit des dieux saints et que Nabuchodonosor a établi chef des mages, des enchanteurs, des Chaldéens et des augures. »

Nous devons à Hérodote de très curieux détails sur certaines coutumes relatives au mariage et à la prostitution sacrée. Cette forme de prostitution, très répandue autrefois dans tout l'Orient et qui n'y a pas entièrement disparu, est le dernier vestige de la promiscuité primitive qui soit demeurée dans les sociétés civilisées. À ce titre, elle est extrêmement intéressante à observer. C'est de cette façon que certaines nations ont continué à affirmer le droit de tous à la possession de chaque femme, droit qu'un usage séculaire avait fini par rendre respectable et sacré.

« Voici, nous dit Hérodote, quelles sont les lois des Babyloniens. La plus sage de toutes, à mon avis, est celle-ci : j'apprends qu'on la retrouve aussi chez les Venètes, peuple d'Illyrie. Dans chaque bourgade, ceux qui avaient des filles nubiles les amenaient tous les ans dans un endroit où s'assemblaient autour d'elles une grande quantité d'hommes. Un crieur public les faisait lever et les vendait toutes l'une après l'autre. Il commençait d'abord par la plus belle et, après en avoir trouvé une somme considérable, il criait celles qui en approchaient davantage ; mais il ne les vendait qu'à condition que les acheteurs les épouseraient. Tous les riches Babyloniens qui étaient en âge nubile, enchérissant les uns sur les autres, achetaient les plus belles. Quant aux jeunes gens du peuple, comme ils avaient moins besoin d'épouser de belles personnes que d'avoir une femme qui leur apportât une dot, ils prenaient les plus laides avec l'argent qu'on leur donnait. En effet, le crieur n'avait pas plus tôt fini la vente des belles, qu'il faisait lever la plus laide, ou celle qui était estropiée, s'il s'en trouvait, la criait au plus bas prix, demandant qui voulait l'épouser à cette condition, et l'adjugeant à celui qui en faisait la promesse. L'argent donné provenait des belles ; ainsi les belles dotaient les laides et les estropiées. Il n'était point permis à un père de choisir un époux à sa fille, et celui qui avait acheté une fille ne pouvait l'emmener chez lui qu'il n'eût donné caution de l'épouser. Lorsqu'il

avait trouvé des répondants [548] il la conduisait à sa maison. Dans le cas où les deux époux ne se convenaient pas, la loi portait qu'on rendrait l'argent. Il était aussi permis indistinctement à tous ceux d'un autre bourg de venir à cette vente, et d'y acheter chacun, s'il le voulait, une de ces jeunes filles. »

« Cette loi, si sagement établie, ne subsiste plus ; ils ont depuis peu imaginé un autre moyen pour prévenir les mauvais traitements qu'on pourrait faire à leurs filles et pour empêcher qu'on ne les menât dans une autre ville. Depuis que Babylone a été prise, et que, maltraités par leurs ennemis, les Babyloniens ont perdu leurs biens, il n'y a personne parmi le peuple qui, se voyant dans l'indigence, ne prostitue ses filles pour de l'argent. »

« Les Babyloniens ont une loi bien honteuse. Toute femme née dans le pays est obligée, une fois en sa vie, de se rendre au temple de Vénus, pour s'y livrer à un étranger. Plusieurs d'entre elles, dédaignant de se voir confondues avec les autres, à cause de l'orgueil que leur inspirent leurs richesses, se font porter devant le temple dans des chars couverts. Là, elles se tiennent assises, ayant derrière elles un grand nombre de domestiques qui les ont accompagnées ; mais la plupart des autres s'asseyent dans l'enclos sacré, dépendant du temple de Vénus, la tête ceinte d'une cordelette. Les unes arrivent, les autres se retirent. On voit en tous sens des allées séparées par des cordages tendus ; les étrangers se promènent dans ces allées et choisissent les femmes qui leur plaisent le plus. Quand une femme a pris place en ce lieu, elle ne peut retourner chez elle que quelque étranger ne lui ait jeté de l'argent sur les genoux et n'ait eu commerce avec elle hors du lieu sacré. Il faut que l'étranger, en lui jetant de l'argent, lui dise : « J'invoque pour toi la déesse Mylitta. » Or les Assyriens donnent à Vénus le nom de Mylitta. Quelque modique que soit la somme, il n'éprouvera point de refus, la loi le défend, car cet argent devient sacré. Elle suit le premier qui lui jette de l'argent et il ne lui est pas permis de repousser personne. Enfin, quand elle s'est acquittée de ce qu'elle devait à la déesse, en s'abandonnant à un étranger, elle retourne chez elle. Après cela, quelque somme qu'on lui offre, il n'est pas possible de la séduire. Celles qui ont en partage une taille élégante et de la beauté ne font pas un long séjour dans le temple ; mais les laides y restent davantage, parce qu'elles ne peuvent satisfaire à la loi ; il y en a même qui y demeurent trois ou quatre ans. Une coutume à peu près semblable s'observe en quelques endroits de l'île de Chypre. »

Hérodote nous donne encore quelques détails sur les malades, les ensevelissements et certaines tribus ichthyophages. Nous les citerons également tout au long, car nous n'en avons pas de plus précieux à

offrir, vu la grande rareté des documents relatifs à la vie privée des anciens peuples de la Mésopotamie.



Fig. 287. Fugitifs nageant sur des outres gonflées vers une forteresse. (Bas-relief de Nimroud.) Musée Britannique.

« Après la coutume concernant les mariages, dit-il en parlant des Babyloniens, la plus sage est celle qui regarde les malades. Comme ils n'ont point de médecins, ils transportent les malades sur la place publique ; chacun s'en approche, et, s'il a eu la même maladie, ou s'il a vu quelqu'un qui l'ait eue, [549] aide le malade de ses conseils, et l'engage à faire ce qu'il a fait lui-même ou ce qu'il a vu pratiquer à d'autres pour se tirer d'une semblable maladie. Il n'est pas permis de passer près d'un malade sans lui demander quel est son mal. »

« Ils embaument leurs morts avec du miel ; du reste leurs cérémonies funèbres ressemblent beaucoup à celles des Égyptiens. Toutes les fois qu'un Babylonien a eu commerce avec sa femme, il brûle de l'encens et s'assied auprès. Sa femme fait la même chose d'un autre côté. Ils se lavent ensuite l'un et l'autre à la pointe du jour ; car il ne leur est pas permis de toucher à aucun vase qu'ils ne se soient lavés ; les Arabes observent le même usage. »

« Telles sont les lois et les coutumes des Babyloniens. Il y a parmi eux trois tribus qui ne vivent que de poissons. Quand ils les ont pêchés, ils les font sécher au soleil, les broient dans un mortier et les passent ensuite à l'étamine. Ceux qui en veulent manger en font des gâteaux, ou les font cuire comme du pain. »

Les quelques traits, bien insuffisants pour la plupart, qui nous ont permis de tenter la rapide esquisse qui précède, sont à peu près les seuls qui se dégagent des documents anciens ou récents que nous possédons sur l'Assyrie et sur la Babylonie. Nous ne pouvons songer à faire revivre dans toutes ses phases intimes le passé de ces deux contrées comme nous l'avons fait pour celui de l'Égypte. Peut-être les découvertes de l'avenir nous permettront-elles d'y pénétrer davantage. En Asie les humbles n'eurent pas d'histoire. Les écrivains ou les artistes de ces orgueilleux empires ont pris soin seulement de laisser à l'avenir la mémoire bruyante d'une gloire, autour de laquelle les malédictions éloquentes des prophètes juifs ont mis comme la rouge clarté d'une sanglante auréole de haine.

Voir la suite :

Chapitre 6 :
LES CROYANCES RELIGIEUSES